Jaquel curé de chalonvillars

HISTOIRE D'UN POU FRANÇOIS; OU L'ESPION D'UNE NOUVELLE ESPECE, TANT EN FRANCE QU'EN ANGLETERRE.

CONTENANT

Les Portraits de Perſonnages intéreſſans dans ces deux Royaumes, &c. &c.

A PARIS.

M. DCC. LXXXI.

ÉPITRE DÉDICATOIRE.

A SA

MAJESTÉ TRÈS CHRÉTIENNE.

SIRE,

VOICI le premier ouvrage qui ſort de la plume d'un être de mon eſpèce. A qui puis-je mieux le dédier qu'à un Monarque, ſous le gouvernement duquel je ſuis né, & qui redevient encore mon Souverain dans un pays où je ne m'en ſerois jamais douté? Cependant j'y trouve une eſpèce de juſtice; il y a ſi long-temps que les armes de France ſe trouvent réunies à celles d'Angleterre, il y a ſi long-temps qu'on voit dans l'Europe le titre de Roi de France joint à celui de la Grande-Bretagne, qu'il falloit enfin que cette fiction devint une réalité. Puiſque c'eſt à VOTRE MAJESTÉ que cette gloire étoit réſervée, je ſuis flatté d'être le premier à l'en féliciter publiquement. Mais, Sire, n'y a-t-il pas, en vérité, de quoi rire en voyant le ridicule, & le peu de mérite des perſonnages

qui ont coopéré à cette œuvre? Quoi qu'il en ſoit, cet évenement eſt un bonheur pour les deux nations. Il n'y aura plus d'autre rivalité entre elles que celle d'avoir pour Votre Auguſte Perſonne tout l'attachement & le reſpect qui vous ſont dus à tant de titres; on entendra à Paris, les acclamations de VIVE LE ROI; on entendra à Londres celles de GOD SAVE THE KING, & tous ces vœux ſe réuniront pour Vous. Il n'y aura plus de guerre, plus de ſang répandu; le commerce va fleurir dans toute l'Europe à qui vous donnerez des loix; partout on vous bénira & l'on vous aimera. J'eſpère en mon particulier avoir encore le bonheur de vous revoir lorſque vous viendrez vous faire couronner à Londres avec Votre Auguſte Compagne, qui m'a déjà tant honoré, ainſi que vous le verrez dans mon hiſtoire. J'en conſerverai toujours la plus grande reconnoiſſance.

Je ſuis, avec le plus profond reſpect,

SIRE,

De VOTRE MAJESTÉ,

Le plus humble de Vos Sujets,

LE POU FRANÇOIS.

HISTOIRE

D'UN

POU FRANÇOIS

RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES.

QUE tous les êtres vivans ſont ſujets à des calamités & à des épreuves ſans nombre! Combien de fois n'ai-je pas regretté mon exiſtance! Combien de fois n'ai-je pas été tenté de me donner la mort! Cependant j'ai eu aſſez de courage & de force d'eſprit pour me réſigner totalement à la volonté de mon créateur; plus intrépide que ces fameux Romains ſi vantés dans l'hiſtoire, que Brutus, que Caſſius & le fier Caton, ma raiſon m'a éclairé & conduit; j'ai murement réfléchi; & m'a déciſion a été que, dans une république auſſi conſidérable que la mienne, je devois l'uſage de ma vie à mes ſemblables; que le ſuicide étoit une mort honteuſe & furtive; que c'étoit un vol fait au genre Poullieux; que j'avois encore de grands devoirs à remplir vis-à-vis de mes concitoyens & de ma nombreuſe

famille, & qu'enfin tout être vivant eſt utile à ſes ſemblables par cela ſeul qu'il exiſte.

Ces réflexions m'ont ſoutenu juſqu'à ce jour, dans les ſituations les plus terribles & les évènemens les plus déſeſpérés ; je vis actuellement en philoſophe dans un pays libre ; je me trouve heureux.

O mes enfans, o mes freres, qui vivez dans des jubilations & des tranſes mortelles, eſpérez, jouiſſez de la douce conſolation d'obtenir à la fin de vos jours une retraite ſûre & tranquille ; que ma vie, qui a été un enchaînement continuel de biens & de maux & que je vais tracer pour votre bien & votre bonheur, vous apprenne à ne pas vous abandonner à votre malheureux ſort ; réſignez-vous avec confiance aux décrets de la Providence qui ſait mieux que nous-même ce qu'il nous faut, & vous ſerez comme moi heureux & fortunés.

CHAPITRE I.

Naiſſance du Pou ſur la tête d'une fille d'amour ; ſa jeuneſſe eſt heureuſe ; il ſe marie & a des enfans. Peſte univerſelle dans ſa patrie qui l'oblige de s'en ſéparer.

Je ſuis né ſur un terrain fertile & d'un très-grand produit que mes ancêtres occupoient déjà depuis près d'un an & dans lequel ils avoient vécu

comme des Rois ; c'étoit la tête d'une fille charmante agée de 17 à 18 ans. Elle demeuroit chez une bonne maman à Paris, nommée la Montigny, qui recevoit la plus floriſſante jeuneſſe de le capitale ; je puis le dire à l'honneur & gloire de ma jeune maîtreſſe, j'ai peu vu de têtes auſſi belles & auſſi bien fournies ; c'étoit une vaſte & puiſſante forêt qui ſuffiſoit en abondance à tous nos beſoins, quoique notre colonie fut très-peuplée. Mon enfance fut des plus brillantes, j'engraiſſois à chaque minute à vue d'œil ; ma mere qui m'aimoit & m'adoroit me diſoit ſouvent en me tenant étroitement ſerré dans ſes bras qu'elle n'avoit jamais eu d'enfant auſſi bien portant & auſſi fort, car en huit jours de temps j'étois auſſi puiſſant que mon pere.

Parvenu à un âge nubile, ja me mariai ; je choiſis une femme de mon âge, graſſe & puiſſante, car j'aime beaucoup l'embonpoint. Dans l'eſpace de quatre jours je me trouvoit bientôt pere de quatre-vingt-dix enfans, moitié garçons & moitié filles ; je béniſſois mon ſort & je ne préſumois pas qu'il put exiſter d'être plus heureux que moi ſur la terre, lorſqu'un évènement imprévu me plongea dans le premier de mes malheurs.

Cette terre ſi abondante & remplie de fruits ſi ſucculents, que je regardois comme un véritable paradis terreſtre, parut ſe décheſſer preſque tout-à-coup. Continuellement je voyois ſe déraciner des arbres de cette vaſte forêt : une odeur minéralle qui s'exhaloit de tous les pores de cette tête, jadis ſi fortunée, fut pour notre république une peſte effroyable ; je voyois à chaque minute mes parens, mes amis périr dans les plus grandes convulſions ; je perdis bientôt mon père, ma reſpectable mère qui m'avoit tant chéri, & plus des trois quarts de mes chèrs enfans. Mà pauvre maîtreſſe elle-même,

qui nous donnoit si généreusement l'hospitalité, étoit dans un état à faire compassion; son halaine étoit devenue forte & insupportable; ses dents n'avoient plus de consistance, sa bouche écumoit; ses nerfs étoient déchirés; tout son corps trembloit; à peine pouvoit-elle se soutenir.

Effrayé d'un tel désastre, & voulant en pénétrer la cause, je sortis un matin avec beaucoup de peine de cette immense forêt; je montai sur le sommet d'un oreiller, jadis blanc, mais noirci par l'infection qui régnoit dans les airs & je vis un malheureux opérateur qui, passant & repassant continuellement des mains grasses & huileuses sur les membres délicats de mon hôtesse, étoit l'auteur de cette cruelle contagion.

Dès ce moment je ne voulus plus rentrer sur ce terrein maudit & ulceré; j'appellai le peu qui me restoit de mes enfans, & nous nous cachâmes pour quelque temps dans les fentes d'un rideau de siamoise qui entouroit le lit de mon hôtesse.

Nous restâmes en ce lieux deux jours & demi, sans provisions, sans secours, & ne sachant à quel saint nous vouer, lorsque ma pauvre maîtresse, languissante & n'en pouvant plus, fut tirée de son lit & portée dans un carosse de ma place qui la conduisit, à ce que j'entendois dire, au château royal de Bissexter.

On mit des draps blancs au lit qu'elle venoit de quitter; je vis avec horreur la cruelle matrone secouer fortement les draps sales & en faire tomber la foule innombrable de tous mes concitoyens que cette peste avoit emportés; quelques-uns étoient encore expians & sollicitoient des secours, mais l'impitoyable mégère, les ayant réuni avec un balet les poussa tous dans un brazier ardent qui termina leurs maux & l'idée même *de leur existance.*

CAPITRE II.

Il se réfugie sur la tête d'un conseiller-clerc au Parlement de Paris. Description de son nouveau domicile; il le quite & va chez Madame la Comtesse de LA B. . . .

QUANT à nous, transis de frayeur & mourant de faim, nous ignorions encore ou porter nos pas, lorsque nous vîmes pour notre bonheur arriver une camarade de ma premiere maîtresse & un de ses amans; ils venoient célébrer un nouveau mariage.

Craignant que cette nouvelle aventurière ne nous fit éprouver le sort de notre première hôtesse, je pris le parti de me retirer sur la tête de son galant; j'y pénétrai avec deux de mes filles seulement. Mes autres enfans n'ayant pu me suivre par la foiblesse de leurs corps épuisés, je les recommandai à la divine Providence; &, ne pouvant plus leur être d'aucune utilité, je les oubliai totalement, ayant assez d'affaires personnelles & de dangers à éviter.

La forêt dans laquelle nous fimes notre séjour étoit d'une espèce bien différente que celle que nous avions été forcés d'abandonner; ce n'étoit point cette pépinière immense de sapins d'une hauteur prodigieuse qui faisoit le plus bel ornement de notre ancienne maîtresse; c'étoit une forêt dévastée, ou l'on ne voyoit qu'une petite quantité d'arbrisseaux qui, quoique jeunes encore, ne trouvoient plus sur un sol ingrat & stérile de sucs & de substance; ils avoient langui, & étoient devenus blancs & secs; ils étoient très-courts & en très-petite quantité; ces

arbrisseaux avoient aussi une forme bien différente de celle des arbres de cette espèce ; ceux qui étoient placés autour de cette pauvre forêt avoient subi une impression forcée, & formoient un cercle. Quant au milieu du terrain, on y avoit; fait un abbatis considérable dans une forme ronde je n'ai jamais pu en deviner la raison; mais ce que je sais, c'est que, probablement pour garentir les racines de cette place, ou du trop grand froid, ou de la trop grande chaleur, mon nouvel hôte avoit soin de leur donner tous les matins une couverture noire & luisante, impénétrable aux ardeurs du soleil, & à la pluie la plus forte.

Ce fut un peu au-dessus de cette place que nous nous refugiâmes mes deux filles & moi; nous y étions comme dans un désert; nous n'y rencontrâmes aucun être de notre espèce; & nous n'y trouvâmes point la nourriture qui nous convenoit; cependant nous fûmes obligés de nous contenter d'une bouillie onctueuse & épaisse que j'ai su depuis être de la graisse d'ours; c'étoit un mets qui auroit été très-agréable, & très-salubre pour nous, s'il n'eut point été mélangé avec une quantité de musc & d'ambre, dont l'odeur trop forte se portoit à nos cerveaux & nous étourdissoit.

Ma pauvre femme étant morte dans la peste qui avoit ravagé notre premiere république, je fus obligé de lui substituer dans cette terre inculte mes deux filles qui partagèrent indistinctement mon cœur, & le lit nuptial; tel étoit parmi les hommes, suivant un cantique que j'ai entendu chanter plusieurs fois, un certain Monsieur Loth, qui, après le changement de la femme en sel, fut également forcé de recourir à ses deux filles, faute de mieux.

Nous commencions déjà à former un nouvel établissement dans cette colonie naissante, lorsque

notre hôte que l'on appelloit *le toutou du premier président*, & dont le nom étoit l'Abbé *Appletrée* [*], conſeiller au Parlement de Paris, ayant été engagé à dîner chez ce Magiſtrat, fut placé à table auprès de la maitreſſe de la maiſon & d'une petite élégante, qui faiſoit la précieuſe, & pour qui l'on paroiſſoit avoir beaucoup d'égards. Comme le propriétaire de mon domicille lui témoignoit beaucoup d'amitié, & par conſéquent geſticuloit continuellement, j'eu les plus grandes peines du monde à me tenir ſur un de ſes cheveux : je m'y crampronais du mieux qu'il m'étoit poſſible ; mais par un évènement que je ne pouvois encore prévoir, ce malheureux arbriſſeau ſe déracina, & je tombai avec lui ſur la robe de ma belle voiſine.

Comment me tirer de cette fâcheuſe poſition ? Je ne pouvois pas par moi-même ; je crus donc qu'il étoit plus prudent de me cacher, & je réſolus d'abandonner la tige à laquelle j'étois attaché, & qui étoit la cauſe de ma perte. Je m'y déterminai avec d'autant plus de raiſon, que la robe de cette dame étant couleur de puce, & les cheveux étant blancs, j'aurois été facilement découvert; je me cachai donc dans une bouffante du falbalas; je n'y fus pas plutôt, que j'eus raiſon de m'applaudir de de mon idée : le cheveu tomba ſur le tapis, un laquais mit deſſus un pied d'une groſſeur énorme qui m'auroit écraſé cent mille fois ſi j'y fuſſe toujours reſté collé. J'attendis donc dans cette retraite forcée quelque circonſtance dont je puiſſe profiter, lorſque ma nouvelle maîtreſſe partit le ſoir dans ſa voiture pour ſe rendre à la Cour, ou elle fut préſentée le lendemain au Roi, à la Reine, & à la famille Royale.

[*] *Appletrée* en Anglois, ne veut-il pas dire *pommier* ?

CHAPITRE III.

Son entrée à la Cour; il a l'honneur d'approcher de très-près la Reine; il reçoit les adorations de tous les courtiſans; ſa diſgrace.

SI ce jour ne fut pas le plus heureux de ma vie, il en fut au moins le plus brillant, comme vous allez voir.

Mon hôteſſe étant dans l'appartement de la reine, & en la préſence de cette auguſte Majeſté, je voulus contempler une Princeſſe dont j'avois tant entendu dire du bien par tout où je m'étois trouvé, & qui avoit le cœur de tout ſes ſujets; je me placai donc ſur le bord du falbalas, & j'étois en extaſe des charmes de la Divinité de la France, lorſqu'un mouvement que fit mon hôteſſe & auquel je ne m'attendois pas me fit tomber aux pieds de la Reine; heureuſement que l'on ne fit point attention à ma perſonne; mais, malgré l'indifférence que l'on me témoignoit, je craignois toujours quelque pied indiſcret qui eut été très-funeſte pour moi. Par un plus grand bonheur, Sa Majeſté, bienfaiſant à tous ſes ſujets, le fut auſſi pour moi; Elle laiſſa tomber comme par mégarde un mouchoir blanc. Malgré la promptitude avec laquelle on ſe précipita pour le ramaſſer, j'eus l'adreſſe de m'y attacher, & je fus remis ainſi très-reſpectueuſement entre les mains de S M. qui me reçut avec l'accueil le plus gracieux, & en remerciant affablement celui qui me préſentoit.

Jugez de l'orgueil qui devoit m'enflammer dans ce moment; mais ce n'étoit point encore là le faîte de ma gloire.

Mon auguſte maîtreſſe porta le mouchoir où j'étois à ſon viſage ; je crus alors qu'il étoit temps d'en ſortir, & me laiſſai tomber ſur un ſein, d'une blancheur éblouiſſante & doux comme un ſatin. Que je me trouvois bien placé ! Je voyois des deux côtés, des boucles flottantes de cheveux d'une couleur qui m'enchantoit, & où j'eſpèrois bientôt pouvoir me réfugier ; je voyois des Princes, des Miniſtres, & les premiers ſeigneurs du Royaume s'approcher avec vénération de Nous, n'oſer Nous regarder en face, ni s'aſſeoir devant Nous. Je vis l'auguſte Epoux de la Princeſſe s'approcher ſeul de l'air le plus tendre, & la prendre par la main pour lui parler en particulier. Je pus facilement alors contempler ſes traits radieux & ſa noble Perſonne ; j'étois enfin ſi enivré de mon élévation, que, quoique je n'euſſe rien pris depuis plus de vingt-quatre heures, je ne penſois point à chercher aucune nourriture.

La Reine, après ce court entretien dont j'avois été témoin, reparut dans le cercle de ſes courtiſans plus belle que jamais, & tout le monde s'empreſſoit à Nous admirer, lorſqu'un Prince du Sang, fixant avec plus d'attention que les autres les yeux ſur le trône où j'étois triomphant, m'apperçut & me diſtingua. Il alla ſur-le-champ le dire à l'oreille de la Princeſſe ſon Epouſe, qui, s'approchant de ſa ſœur, ſe mit à rire en me regardant, &, nous prenant à l'écart, pendant que je l'admirois, Elle eut la cruauté de vouloir me chaſſer du poſte où j'étois, avec le bout de ſon gant ; je fis tous mes efforts pour réſiſter, mais il me fallut céder à la force, & je tombai ſur le bord d'une glace de la croiſée qui étoit ouverte ; je vis qu'ainſi expulſé on me cherchoit encore, je ne ſais à qu'elle intention ; mais, par précaution, je me cachai le mieux que je pus, & l'on ne me trouva point.

J'ai ſu depuis, que ma préſentation à la Cour & l'honneur que j'ai eu de m'aſſeoir ſur un trône auſſi agréable que celui où je m'étois placé avoient fait du bruit tant à Verſailles qu'à Paris, même dans les pays étrangers, & que mon auguſte Maîtreſſe avoit rougi lorſque je fus congédié. Je lui demande bien humblement pardon de la témérité que j'ai priſe, & je puis l'aſſurer que j'ai expreſſément défendu, ſous peine de la vie, à tous mes freres & mes concitoyens de jamais approcher de ſa Perſonne ſacrée, trop jaloux d'être le ſeul qui aie jouit d'un avantage auſſi glorieux.

Mais plus ma vanité a été flattée de mon triomphe, plus auſſi elle a été rabaiſſée par la poſition qui a ſuivi mon élévation.

CHAPITRE IV.

Adverſité de notre héros, Il s'allie avec un Soldat aux Gardes.

UN coup de vent m'emporta, & me fit tomber ſur la tête d'un Soldat aux Gardes qui paſſoit par là; je m'y arrêtai, faute de mieux; & je demeurai huit jours dans ce pays qui n'avoit d'autre déſagrément pour moi que celui de me trouver bien au-deſſous de celui où je brillois auparavant. Du reſte j'y fus heureux; j'y rencontrai de mes freres en grande quantité : c'étoit une terre aſſez fertile & bien approviſionnée : nous allions, mon nouveau maître & moi, très-ſouvent au cabaret; nous faiſions auſſi de jour à autre l'exercice, & la nuit nous

la passions chez la gentille Margot, l'objet de ses amours, une blanchisseuse de la rue Satory, très-connue & très-éveillée, qui avoit toujours de l'argent comptant & fournissoit à tous les besoins & même aux fantaisies de mon maître : le compère aussi ne la laissoit point chommer; presque toutes les nuits il agissoit plus qu'il ne dormoit, ce qui me gênoit beaucoup; car le petit bonnet de coton qu'il avoit se dérangeoit continuellement, & mon soldat ne cessoit de le remettre, mais d'une manière grossière & bien fatiguante pour nous, il nous tourmentoit sans fin : il avoit encore une autre habitude très-désagréable, c'étoit de se gratter la tête, presqu'à tous momens; ses ongles, longs & crochus, qu'il enfonçoit avec force, enlevoient, avec notre subsistance, un bon nombre de mes frères qu'il rouloit ensuite dans ses doigts & jettoit avec mépris à ses pieds.

Pour rétablir notre colonie j'étois obligé de la repeupler de mon mieux & je n'épargnai ni mes soins ni mes peines : j'eus l'agrément de me retrouver presqu'avec une nouvelle famille dont j'étois le père, le grand père & l'ayeul; mais cette satisfaction fut de peu de durée.

CHAPITRE V.

Il est forcé de quitter son Soldat aux Gardes, & fait, malgré lui, connoissance avec Margot la blanchisseuse.

Un beau matin que cet amant sortoit des bras de sa maîtresse, celle-ci, avant de s'habiller, voulut rendre un service à son associé; elle prit un instrument terrible, semblable à ceux que l'on voit dans

les jardins pour arranger & embellir les allées ; & ; le paſſant & repaſſant dans l'immenſe forêt que nous habitions, elle troubla cruellement notre ſociété : trois fois je gliſſai entre les dens de ce maudit inſtrument, n'ayant eu qu'une patte briſée ; je crus en être quitte pour la peur ; mais un quatrième coup de peigne m'emporta malgré moi & me fit tomber ſur le ſein de mon inhumaine. Furieux du traitement qu'elle me faiſoit éprouver, je la mordis le plus ſerré qu'il me fut poſſible, aux riſques même d'en être puni ſur-le-champs ; ma nouvelle hôteſſe ſentit la bleſſure, & ſe mit à frotter bien rudement l'endroit offenſé.

Ce mouvement me pouſſa ſur un paquet de linge que Margot venoit de repaſſer & qu'elle devoit porter à une de ſes pratiques ; je pénétrai dans les plis d'une chemiſe qui appartenoit à une Demoiſelle connue dans toute l'Europe par les ſingularités de ſes aventures, chez qui je fus conduit deux heures après ; & avant le dîner je pris ſéance ſur le col de cette nouvelle aventurière.

CHAPITRE VI.

Il a le bonheur de ſe ſauver de chez Margot, & va loger chez Mdlle d'Eon, Chevalier de St. Louis, ancien capitaine de dragons. — Il s'inſtruit avec elle, & ſe croit un grand perſonnage.

JAMAIS je n'ai connu de femme qui eut les manières plus groteſques & plus chevalières : toujours en action, toujours en mouvement, geſticulant comme

comme un dragon, ne pouvant s'accoutumer aux habillemens de ſon ſexe, n'aimant point la converſation des dames; telle étoit la perſonne qui vouloit bien me donner un azile. Je vécus une quinzaine de jours dans cette habitation; j'y étois ſeul cependant: mais cette ſolitude ne me déplut point dans les commencemens; j'avois une table excellente & en abondance, car ma maîtreſſe, y faiſoit porter tous les jours des proviſions & n'aimoit point qu'on en retirat; elle trouvoit que le temps de la toilette étoit un temps perdu, & elle l'abrégeoit le plus qu'elle pouvoit. A cet égard je trouvois qu'elle raiſonnoit très-bien, & j'en tirai plus de profit qu'elle.

Je puis auſſi ajouter à ſon honneur & gloire que, par le moyen de la tranſpiration & de la ſubſtance la plus ſpiritueuſe de cette héroine dont je me nouriſſois autant que des alimens ordinaires qu'elle me procuroit, je pris un courage & une force ſupérieurs à tous les êtres de mon eſpèce; elle m'inſtruiſit auſſi un peu dans la langue Angloiſe qu'elle paroiſſoit ſavoir auſſi bien que la ſienne, ayant demeuré longtemps à Londres, & étant toujours en relation, quoiqu'à Verſailles avec pluſieurs Anglois & Amériquains. Cette reconnoiſſance, dont je lui ai l'entière obligation, m'a été très-utile, ſur-tout relativement aux évènemens poſtérieurs qui me ſont arrivés, & dont je rendrai compte dans la ſuite de cette hiſtoire.

On me demandera peut-être comment j'ai pu apprendre une langue étrangère, ſur-tout lorſque mon hôteſſe, ignorant même mon exiſtance, qu'elle n'auroit pas manqué d'anéantir, ſi elle l'eut connu, ne pouvoit avoir aucun entretien avec moi.

A cela je réponds: 1°. que, m'adaptant aux êtres humains qui veulent bien avoir ſoin de moi, je ne fais qu'un avec celui ſur lequel j'exiſte.

2°. Que, fixant mon habitation & mon domicile ſur le cerveau, les eſprits continuels qui en ſortent & qui forment pour moi un véritable élément, me font connoître toutes les idées que peuvent entrer dans la tète de mon pourvoyeur.

3°. Qu'aucune idée ne peut être formée & conçue que par la réunion de quelques paroles, ſans leſquelles l'idée ne ſubſiſteroit pas ; que c'eſt une vérité inconteſtable que j'ai remarquée en tous temps, voyant ſouvent des hommes ſe parler à eux-mêmes ſeuls ; &, quand ils ne s'expriment point de manière à ſe faire entendre, ils s'énnoncent toujours tacitement ; leur langue remue preſqu'inſenſiblement, malgré eux, & ſans même qu'ils y penſent.

De ces principes établis par des faits, on en peut facilement tirer l'induction que, comprenant les idées de mon héroine qui ſe formoient dans ſa tête en langue Françoiſe qu'elle rendoit enſuite en Anglois, je ſavois ſur-le-champ ce qu'elle vouloit dire dans cette langue étrangère ; je comprenois également par les réponſes qu'elle faiſoit à ceux qui la queſtionnoient en Anglois ce qu'on lui avoit demandé ; ainſi, me faiſant une grammaire particulière, ſimple & facile, je puis en peu de temps me mettre au fait de cette langue utile & noble, & rien ne me devenoit étranger.

J'ajoute encore à ces obſervations qu'ayant été, comme je l'ai déjà dit, quinze jours ſur la tête de ma maîtreſſe de langue, &, n'ayant rien qui put me diſtraire, puiſque j'étois ſeul & livré à moi-même, j'ai fais des progrès beaucoup plus conſidérables que ſi j'euſſe été environné de mes femmes, de mes enfans & de mes concitoyens ; en outre je n'avois aucune crainte ni inquiétude pour ma vie que l'on ne cherchoit point à m'ôter, de ſorte que j'avois l'eſprit libre & continuellement occupé à m'inſtruire.

CHAPITRE VII.

Il prend des connoiſſances ſur le compte de ſa maîtreſſe qui ne lui font point plaiſir, & diminuent beaucoup ſon amour propre.

JE viens de dire dans le chapitre précédent que, me nouriſſant de la ſubſtance de notre héroine, je devins plus fort & plus courageux que tous les êtres de mon eſpèce; je me croyois, il eſt vrai, plus hardi & plus entreprenant que jamais; mais, comme mon mérite ne pouvoit être plus conſidérable que celui où ma maîtreſſe qui me le communiquoit, je trouvai bien à rabattre de mon amour-propre & de ma vanité pouilleuſe quelques temps avant notre ſéparation. Je vis, la vieille que je la quittai, un François qui paroiſſoit homme de mérite & de bon ſens lui reprocher entre quatre yeux, d'avoir voulu trahir ſa patrie chez ſes plus grands ennemis, de leur avoir révélé, pour de l'argent comptant, les ſecrets de la France dont elle avoit été dépoſitaire d'abord comme ſécretaire d'Ambaſſade du Duc de Nivernois, enſuite comme Miniſtre Réſident à la Cour de Londres, après le départ de cet Ambaſſadeur; il lui obſervoit encore qu'il avoit été indécent à elle de n'avoir pas conſervé à Londres le *decorum* des emplois dont elle avoit été honorée; qu'elle alloit ſouvent tirer des armes dans un jeu de paulme public de Londres; qu'elle eſpadonnoit avec des laquais, des nègres, & tout ce qu'il y avoit de plus vile & de plus abject dans cette capitale; qu'elle alloit dans les *bagnos* & les mauvais lieux; que, quand il y avoit quelque tumulte, elle ſe cachoit ſous les lits; qu'elle ſe proſtituoit aux hommes le plus mépriſables; qu'un

prétendu chevalier François, penſionné de la cour de France pour les injures dont il l'avoit accablée, avoit été dans tous les caffés & les endroits publics de Londres, en diſant que, malgré ſes habits d'homme & ſa croix de St. Louis, ce n'étoit qu'une femme lâche & ſans pudeur avec laquelle il avoit couché pluſieurs fois, & que, pour ſes inſolences, il lui donneroit le fouet en pleine rue, ſi elle n'étoit plus honnête dans ſes propos, &c. &c.

Ma fanfaronne ne répondoit pas grand-choſe à des reproches auſſi ſanglans. Elle ne nioit pas tous ces faits qui paroiſſoient inconteſtables, & ſe contentoit de dire qu'elle n'avoit pas trouvé qu'il y eut de crime, étant abandonnée par ſon Prince, d'offrir ſes ſervices à un autre; qu'elle aimoit encore mieux vivre à Londres aux dépens des Anglois, que de traîner ſes jours à la Baſtille; que ſi elle s'étoit cachée dans des *bagnos*, c'étoit pour ne pas avoir le déſagrément d'être conduite chez un Juge de paix; qu'à l'égard de ce beau chevalier, c'eſt un homme ſans honneur, qui, comme il le diſoit lui-même,

> Flétri par ſon pays pour une cauſe juſte,
> N'eſt aux yeux des Anglois qu'un impoſteur groſſier,
> Un ſcribe mépriſable, un vil aventurier;

& que par conſéquent il ne faut point ajouter foi à ſes propos & à ſes impoſtures.

Voilà comme mon hôteſſe répondoit aux imputations dont on la chargeoit; je ne ſuis pas aſſez habile pour pouvoir juger de la ſolidité de ſa défenſe, mais ce que je ſais, c'eſt que les reproches ont fait beaucoup plus d'impreſſion ſur moi que la juſtification, & que j'ai commencé à diminuer de l'eſtime que j'avois pour mon héroine, &, par ſuite, de celle que je croyois auſſi mériter.

CHAPITRE VIII.

Il va dîner chez ſon Excellence, Monſeigneur Benjamin Franklin. Portrait de ce Miniſtre Plénipotentiaire; ce qui ſe paſſe à table.

LE lendemain de ces belles inſtructions que je venois d'acquérir, mon hôteſſe fut invitée d'aller dîner à Paris chez un homme d'une grande réputation, venant d'une partie du monde bien éloignée de la nôtre, & Miniſtre Plénipotentiaire d'un peuple conſidérable qui venoit de ſe révolter contre ſa mère patrie. Je fus charmé de cette viſite, parce qu'ayant ſouvent entendu parler de ce perſonnage, je déſirois le connoître particulièrement.

Nous nous rendîmes donc à deux heures chez ſon Excellence, que je ne pus bien diſtinguer qu'à la fin du repas, parce qu'il me fallut un temps aſſez conſidérable pour ſortir de ma retraite & pouvoir faire l'obſervateur, en me plaçant ſur une fleur qui ornoit les cheveux de ma Chevalière. Heureuſement que je me trouvai nez à nez, face à face de Monſieur l'Ambaſſadeur. J'avoue que je ne pus m'empêcher de rire de bon cœur, en contemplant la figure groteſque de cet original, qui, ſous l'habit le plus groſſier, affectoit de temps en temps le ton & les geſtes d'un petit-maître. Un tint bruni par le ſoleil, un front ridé, des poireaux ſur toute la figure, qu'on diſoit être pour lui un auſſi bel agrément, que les ſignes qui caractériſoient le joli viſage de Madame la Comteſſe du Barry; un gros & large menton comme ſont ceux que l'on qualifie de *mentons de*

galoche; un nez épaté, & des dents que l'on auroit plutôt prises pour des clous de gérofle, si on ne les eut vu fichées dans une mâchoire épaisse : tel est, à peu de chose près le portrait au naturel de son Excellence. Quant à ses yeux je n'ai pu les distinguer, parce que, comme je l'ai dit, j'étois en face de lui, & qu'il avoit une paire de lunettes acrochée à ses tempes qui lui cachoit un bon tiers du visage.

Je remarquai que les convives étoient assez gais; l'on rioit beaucoup, & l'on plaisantoit sur le compte de Messieurs les Anglois. Je vis qu'on but treize santés; &, ce qui me fit plaisir, c'est que la première & la seconde furent pour le Roi & la Reine de France mon ancienne maîtresse, celle que j'ai le plus aimée, & que je n'oublierai de ma vie.

Ces treize santés bues, à peu de distance l'une de l'autre, tantôt avec du vin rouge, & tantôt avec du vin blanc, réveillèrent la gaité des assistans; mon héroine alla se placer auprès du maître de la maison, & lui chanta quelques vers de sa composition qui ne m'avoient pas paru bien merveilleux quand elle les avoit faits, mais auxquels on ne manqua cependant point d'applaudir. Je vis très-distinctement son Excellence, pour remercier son Apollon l'embrasser avec ardeur, sans quitter néanmoins ses lunettes, & lui dire tout bas à l'oreille : « *à ce soir ma divine.* »

J'augurai bien de ces deux mots, & j'espérai qu'il y auroit un petit tête-à-tête dont je serois spectateur, ce qui me divertissoit beaucoup d'avance; j'en avois déjà vu plusieurs dans ma vie, & celui-ci, suivant mes petites idées, devoit me paroître très-curieux; mais je fus cruellement trompé dans mes conjectures : & peu s'en est fallu que le lendemain de cette fête ne fut le dernier de mes jours.

CHAPITRE IX.

Le Pou perd ſa maîtreſſe ; nouvelles infortunes ; déluge univerſel. Ses réflexions ſur l'ame des poux ; Il trouve un nouveau maître.

Mon hôteſſe après dîner ſe trouvoit incommodée pour avoir bu la valleur de quatre bouteilles, tandis que ſon ordinaire n'étoit que de deux. Elle ſe mit à la fenêtre pour prendre l'air, & fit malheureuſement un mouvement un peu trop violent auquel je ne m'attendois pas. Il eſt bon d'obſerver que j'étois encore ſur la fleur qui faiſoit un des ornemens de ma bienfaitrice, & que je n'avois pas eu le temps de pouvoir rentrer dans ma retraite. Ce mouvement imprévu me fit tomber ſur un banc de pierre près de la porte de ſon Excellence ; le coup fut rude & m'étourdit pour le moment : quand je revins à moi, je me trouvai plus embaraſſé que jamais. Que devenir ? J'attendois que quelqu'un vint s'aſſeoir à mes côtés, pour que j'y puiſſe trouver un aſyle ; mais ce bonheur n'arriva pas comme je le déſirois : une averſe affreuſe vint au contraire une heure après m'ôter toute eſpérance. A quelles viciſſitudes ſommes nous expoſés, & que de maux nous avons à ſouffrir dans la vie ! Vous en allez voir deux échantillons dans ce chapitre & dans le ſuivant. Je friſſonne encore lorſque j'y penſe.

1°. Cette pluye abominable ; c'étoit comme un nouveau déluge : une mer orageuſe rempliſſoit toute la rue ; & des torrens, qui tomboient de tous les toits, offroient à mes yeux un ſpectacle effroyable.

Pour ſurcroit de douleur une goutière d'une groſſeur énorme étoit perpendiculairement au-deſſus de ma tête, & les volcans d'eau qui en ſortoient me plongeoient dans la dernière extrémité : j'avois beau me tapir dans une petite foſſette que des enfans avoient probablement faite pour leurs plaiſirs ſur ce banc, c'étoit comme un abîme dans lequel, continuellement pouſſé & repouſſé par la violence des vagues, tantôt je montois au-deſſus de ce golphe, tantôt j'étois replongé juſqu'au fonds. Enfin j'y perdis toute connoiſſance, j'étois comme rentré dans le néant, je ne ſouffrois plus, ne voyois plus, ne ſentois plus.

Je ne puis dire le temps que dura cette cruelle cataſtrophe; mais le ſoleil reparoiſſant enſuite, plus ardent que jamais, diſſipa à la longue les eaux qui avoient probablement couvert toute la ſurface du globe; l'abîme où j'étois ſe deſſécha & la chaleur vivifiante du conſervateur de la nature réveilla mes ſens engourdis; je revins enfin de ma profonde létargie; c'étoit comme une nouvelle exiſtance pour moi : la ſeule différence, c'eſt que j'étois plus gros & plus puiſſant qu'au moment de ma naiſſance, & que je me rappellois encore très-diſtinctement tous les évènemens qui m'étoient arrivés.

Mais dans cet aſſoupiſſement univerſel de mes ſens & de toutes mes facultés, où étoit alors mon ame, cette ſubſtance céleſte ſans laquelle mon corps ne ſeroit qu'une matière inſenſible & telle que la pierre ſur laquelle j'étois par hazard tombé? Partageoit-elle l'engourdiſſement de la machine qui la tenoit renfermée? Etoit-elle tellement inhérente à mon corps, que, lors de l'anéantiſſement de celui-ci, elle en dut ſuivre le même ſort? Pourquoi ne pouvoit-elle plus ſentir? Pourquoi n'avoit-elle plus la liberté de penſer? Qu'étoit-elle alors? Où étoit-

elle? Les hommes, d'après les réflexions que je leur ai entendu faire plusieurs fois, prétendent que l'ame est une substance spirituelle distincte du corps & immortelle. Si elle l'est, comme ils le disent, & si la preuve de son existance réside dans la faculté de penser, il s'en suivroit, que quoique mon corps fut comme anéanti, mon ame auroit toujours dû dans ce moment jouir de sa raison, de son entendement, & ne pas cesser d'exister, indépendamment de l'autre substance. Toutes ces idées, que je me forme actuellement, me font croire, que cette ame n'est qu'une chimère; qu'elle ne consiste que dans l'organisation de nos corps, & que, cette organisation une fois dérangée, tout est dissipé & rentré dans le néant d'où il a été tiré.

Je n'ignore pas que les hommes dont l'orgueil & l'amour-propre sont inconcevables, se mettent dans la tête que tous les ètres qui ne sont point eux & qu'ils qualifient du nom de bètes, n'ont point d'ames & qu'à eux seuls est le droit & l'honneur d'en avoir. Pour expliquer ce qui nous fait agir de telle ou telle manière, ils nous accordent simplement une faculté qu'ils nomment *instinct*. Mais cet instinct, quel est-il? Comment peuvent-ils y trouver une différence avec celui qu'ils disent être leur ame? C'est ce qu'ils n'ont jamais pu définir jusqu'ici, & qu'ils ne définiront jamais. Ce que je sais, moi, c'est que nous autres messieurs les Poux nous raisonnons & pensons quelquefois aussi bien qu'eux; & je puis encore ajouter que je ne voudrois pas trocquer mon *instinct* contre l'ame de la pluspart d'entr'eux. Mes compatriotes voudront bien me passer cette dissertation qui est en notre faveur; revenons maintenant à mon histoire.

Revenu de ma cruelle létargie, je passai environs huit heures à me remettre de mes fatigues & à

reprendre les premières forces de la convalefcence; enfuite l'appétit, ou plutôt le befoin vint m'affaillir; c'eft une maladie bien cruelle quand on n'a pas de quoi affouvir la faim. Je ne favois quel étoit le reftaurateur à qui je puffe avoir recours; j'en voyois bien des fourmillières qui paffoient & repaffoient continuellement, mais aucun ne s'arrêtoit. Telle fut ma pofition défagréable pendant une nuit entière, jufqu'au lendemain midi; le mal qui me confumoit alloit toujours en augmentant; & je me voyois au moment, où, forti d'un naufrage, tel qu'il n'en a jamais exifté de mémoire de pou, j'allois périr d'inanition, lorfqu'enfin Dieu eut pitié de fa pauvre créature, en m'envoyant deux braves garçons qui fe mirent l'un à ma droite, l'autre à ma gauche. Auquel des deux devois-je m'attacher? Tel qu'un âne, entre deux bottes de foin, j'ai d'abord héfité quelques minutes, enfin je me fuis déterminé pour celui qui étoit à ma droite; c'étoit peut-être le fort le plus funefte qui pouvoit m'arriver; mais enfin, ne connoiffant ni l'un ni l'autre, je ne favois qui méritoit la préférence.

CHAPITRE X.

Il retrouve quelques-uns de fes enfans. Ses réflexions Philofophique fur la Mort. Il eft prêt à être brûlé vif. Il évite ce nouveau danger, & fe tronve chez le fameux Caron de Beau Marchais.

Celui donc qui devint mon hôte paroiffoit avoir une forêt bien garnie; c'étoit pour moi un

appas très-agréable. J'eus beaucoup de peine à gravir au fommet de mon protecteur, mais enfin j'y parvins, & je me trouvai heureux & fatisfait pour le moment. Il me fervit une table bien approvifionnée: la première chofe que je fis fut de me régaler : Dieu fait fi j'en avois befoin, & comme je m'en donnai. Je crois que, fans ce fecours fi défiré & fi long-temps attendu, deux minutes plus tard c'étoit fait de ma vie.

Quand je me fus bien raffafié, je fis quelques pas dans le bois & j'y rencontrai pour mon bonheur, entre un grand nombre de mes frères, trois de mes enfans qui étoient nés fur la tête du *Toutou* de M. le Premier Préfident, & que je n'avois pas revus depuis.

Mes pauvres enfans avoient effuyé bien des tribulations & des infortunes ; leurs aventures qu'ils m'ont contées & que je ne retracerai point ici, pour ne m'en tenir qu'à ce qui m'eft perfonel, m'ont fait verfer des larmes de fang, en même temps que je goutois la fatisfaction de les revoir & de les preffer fur mon fein. Il faut être père pour connoître les différentes fenfations que j'ai éprouvées en pareille occafion. „ Hélas ! mes pauvres enfans, *leur ai-je* „ *dit*, nous ne fommes nés que pour mourir : une année entière eft le plus long cours de notre vie ; „ qu'eft-ce que ce temps, en comparaifon de l'éter-„ nité ? Si notre ame meurt avec nous, tous nos „ maux font finis ; fi elle nous furvit, peut-être „ ornera-t-elle le corps de quelques êtres plus for-„ tunés. D'ailleurs la mort en elle même n'eft rien „ un clin l'œil n'eft pas plus rapide qu'elle ;

„ Laiffons au vulgaire des hommes,
„ Redouter de la mort les piéges imprévus ;
„ Elle n'eft point, tant que nous fommes :
„ Quant elle eft, nous ne fommes plus.

„ Pour nous, mes chèrs amis, *leur ai-je ajouté*,
„ oublions le paſſé; regardons-le comme un ſonge,
„ l'avenir eſt incertain; nous ne tenons que le pré-
„ ſent : ainſi jouiſſons-en, puiſque nous le poſſédons
„ & chaſſons tous les chagrins & toutes les inquié-
„ tudes, qui nous rendent ſeuls malheureux.

C'eſt ainſi que je cherchois à conſoler mes enfans dans le nouvel aſyle que je venois de rencontrer. J'eſpérois que mon bonheur ſeroit de quelque durée, mais le ciel en avoit diſpoſé autrement.

Mon hôte étoit un malheureux qui ne m'avoit donné l'hoſpitalité que pour me faire ſouffrir un ſupplice encore plus terrible que celui que je venois d'éprouver; heureuſement que ſans un autre méchanceté qui lui a paſſé par la tête & qui n'étoit point relative à moi, j'ai encore échapé à cette terrible cataſtrophe. M. la Fleur, c'eſt ſon nom, avoit l'honneur d'être valet de chambre; c'étoit un grand gaillard, bien découplé, haut de près de ſix pieds: j'ai toujours remarqué que parmi les domeſtiques une riche taille leur donnoit une très-grande conſidération; & la taille de M. la Fleur lui avoit procuré la place de premier gentilhomme de la chambre d'un eſpèce de petit Miniſtre en ſous œuvre, qui, par ſon hypocriſie, ſes intrigues & ſon eſprit, étoit devenu une eſpèce de perſonnage fameux, & jouoit un rôle dans le monde. M. la Fleur n'étoit pas content de ſon maître, car j'entendis, lorſqu'il fut de retour dans ſon grenier, qu'il murmuroit ouvertement contre lui & ſe ſervoit de termes très-indécens & très-peu convenables à la modeſtie dont ſon maître ſe parait.

„ Cet impertinent, diſoit-il, affecte avec moi
„ une hauteur qui ne lui convient pas : il ſait que
„ nous ſommes parens; ſi je ſuis chez lui, ce n'eſt
„ point par charité qu'il m'a pris : j'aurois trouvé,

„ ſi je l'euſſe voulu, de meilleures places ailleurs;
„ il devroit donc avoir plus d'égards pour moi.
„ Il me défend de porter le nom de Caron; voyez
„ l'imprudent! Comme ſi je lui faiſois déshonneur!
„ Il eſt plus dans le cas de me faire rougir de
„ honte que moi de lui faire tort. Mon père valloit
„ bien le ſien; un ſerrurier vaut bien, je crois, un
„ horloger; mon père, ſans me vanter, faiſoit les
„ plus beaux ouvrages du monde. Ma ſœur, toute
„ cuiſinière qu'elle eſt, a bien raiſon de ne pas le
„ voir; elle dit qu'*elle n'a pas été blâmée par arrêt*
„ *du Parlement* & qu'elle a toujours ſon honneur;
„ par parenthèſe, elle fait bien de le dire, pour
„ qu'on la croye; pour moi j'ai grande envie de
„ planter mon homme là, & de me mettre à la
„ tête des affaires de Mademoiſelle Fanfan: quand
„ on eſt auſſi bien bâti que je ſuis, on ſais mettre
„ ſon épingle au jeu, & on ſait l'en tirer à propos
„ chez un actrice d'Opéra. Ne voilà-t-il pas mon
„ animal qui ſonne, comme s'il falloit être à chaque
„ minute à ſes ordres, hébien qu'il attende, je
„ ne ſuis pas fait pour me preſſer pour lui; il
„ ne veut pas ſeulement me laiſſer le temps de me
„ donner un coup de peigne. Oui, ſonne, ſonne
„ toujours, vas, vas, je ſuis bien mécontent de
„ toi; pour peu que la moutarde me monte au nez,
„ je t'envoye à tous les diables; prends-y garde. „

M. la Fleur en étoit là de ce ſoliloque, lorſqu'un autre valet entre. „ Monſieur vous appelle, lui dit-
„ il; il s'empatience & nous fait tous enrager, allez-
„ y donc, je vous prie. „ « *Qu'il aille ſe faire* —,
„ répondit mon patron; comment! Je ne puis avoir
„ un moment à moi: & que veut-il donc? Je vais
„ deſcendre & lui parler comme il le mérite. „

Il deſcendit donc de l'air le plus furieux & le plus mécontent. « Que demande, Monſieur? —

„ Où étiez-vous donc depuis une heure que je vous
„ sonne. — Il n'y a pas quatre minutes que Monsieur
„ a sonné & j'allois m'accommoder ; je croyois en
„ avoir le temps, puisque Monsieur a dit qu'il ne se
„ feroit coeffer qu'à deux heures. — Non, je veux
„ l'être actuellement. „ Le valet s'apprêtoit en conséquence à remplir ses fonctions ; déjà il avoit mis son tablier ; déjà ses peignes étoient dans ses cheveux, lorsque le maître lui dit : « *je change de sentiment, ce ne sera que pour deux heures.* „ M. la Fleur retourna donc à sa chambre, & ce fut là qu'il en dit encore de plus belles contre son parent. Comme il savoit défiler le chapelet des sottises de son maître, & comme il me divertissoit ! Mais, tout, en grondant & pestant, il lui prit une idée qui me déplut beaucoup. *On ne gagne rien*, disoit-il, *que des Poux avec cet impertinent, je crois que j'en ai la tête pleine, je ne cesse de me gratter ; il faut que je me peigne à fonds.*

A ces terribles mots tout mon sang se gela. „ Voilà
„ donc pour le coup mon dernier moment, *me dis-*
„ *je.* O mes enfans, ne vous ai-je retrouvés que pour
„ vous voir périr avec moi ; & quel suplice affreux
„ on nous présente ! „ En effet un réchaud plein de feu, que notre bourreau avoit monté, étoit à nous attendre, & à nous engloutir pour jamais.

Le malheureux commence en effet son exécution. Déjà plus des trois-quarts de mes compatriotes & deux de mes enfans sont saisis par ce barbare qui les jette impitoyablement dans les flammes. Chaque supplice, par l'éclat qu'il faisoit, étoit autant de poignards que l'on m'enfonçoit dans le cœur ; je souffrois mille morts pour une ; j'étois si troublé & si hors de moi-même, que je ne cherchois même plus à éviter le danger, je fus pris, comme mes camarades dans le redoutable instrument préparé pour notre perte. J'étois déjà placé sur un papier

avec huit autres patiens, & nous n'attendions que le moment d'être brûlés vifs, lorſque M. la Fleur eut une idée bien flatteuſe pour moi.

„ Parbleu, *ſe diſoit-il*, Mr. le FAT (il parloit ainſi „ de ſon maître) il faut vous apprendre ce que l'on „ gagne à votre ſervice; je veux donc vous ſervir „ un petit plat de mon métier; il faut que ces petits „ Meſſieurs (en parlant de nous) vivent à vos dé-„ pens, je vais donc en orner la tête du fameux „ auteur du *Barbier de Séville.* Quand vous ſerez „ avec vos Marquiſes & vos Ducheſſes, il ſera fort „ joli de vous gratter comme un Pouilleux que vous „ ſerez. Comme on rira de vous voir! Quels „ complimens vous recevrez de la belle acquiſition „ que vous aurez faite, & que vous m'en aurez „ d'obligations! „

Tel fut le projet de cet homme & ce projet fit ceſſer toutes mes terreurs; ce fut un baume ſalutaire qui ſe répandit dans mes veines; je ne pôuvois être mécontent que d'une choſe, c'étoit le mépris que ce valet avoit pour moi: mais, dans un moment où il me rendoit la vie, je n'y regardai pas de ſi près.

Alors M. la Fleur continue avec plus de courage que jamais à extirper de la tête le reſte des malheureux qui y végetoient encore; il nous réunit tous avec grand ſoin, craignant même de nous faire du mal; nous étions au moins vingt cinq. Pour nous faire trouver meilleure la table qu'il nous deſtinoit, il crut que nous devions avoir un bon appetit; en conſéquence, après nous avoir retiré tous les alimens qui ſe trouvoient avec nous, il nous enferma dans un papier bien plié & nous mit dans ſa poche, où nous reſtâmes environ une bonne heure dans l'eſpérance d'éprouver un ſort plus heureux & plus noble; car j'ai des ſentimens; & je le dis à mon honneur & gloire, j'aime beaucoup mieux les maîtres que les

domeſtiques. On eſt auſſi bien mieux ſervi chez eux & on y apprend des aventures & des anecdotes beaucoup plus intéreſſantes.

Enfin au bout de ce temps M. la Fleur fit ce qu'il avoit dit; il nous plaça dans le nouveau domicille qu'il nous avoit deſtiné, & eut l'attention de nous fournir une ample proviſion de vivres.

CHAPITRE XI.

Le petit Miniſtre; ſon apotéoſe par lui-même; ſes grands exploits; il gouverne la France, ſes quatre Sécretaires, ſon Aumônier. Il va à l'opéra, s'y fait admirer, & finit ſa journée chez Madame Gourdan.

Mr. LA FLEUR avoit bien raiſon de dire que mon petit Miniſtre étoit fat & impertinent; mais cela ne ſuffiſoit pas; il pouvoit dire le plus fat, & le plus impertinent qu'il y eut en France; jamais je n'ai vu ſon égal, quoique j'aye connu bien du monde. J'en puis parler pertinemment, car je m'étois placé juſtement au milieu de ſa tête au point de réunion de toutes les idées qui s'y formoient, & rien ne me divertiſſoit d'avantage. Je ne bougeai point de mon poſte pendant le temps que je reſtai dans cette habitation; je laiſſois mes camarades s'arranger comme ils le vouloient; ils ſe marioient, ils faiſoient des enfans; mais moi, plus occupé qu'eux, je m'inſtruiſois, je raiſonnois, & philoſophois.

Mon important Petit Maître dina le premier jour que je fus avec lui, ſeul, contre ſon ordinaire, à ce qu'il m'a paru. Après ſon repas, il s'enfonça dans une

une grande bergère, les pieds sur un coussin de velours, & se rappelloit avec plaisir le haut point l'élévation où il étoit monté, *disoit-il*, par son mérite. Voici, à-peu-près, le résumé des observations qu'il faisoit sur lui-même.

„ Je serai certainement plus célèbre & je mérite „ plus de l'être que les plus puissans Ministres de „ bien des empires; & que même plusieurs Mon ar- „ qui ont eu de la réputation & qui ne la devoient „ souvent qu'à leur naissance & au hazard d'avoir „ rencontré de grands généraux d'armées & des gens „ instruits. Pour moi, je ne dois ma fortune & ma „ réputation qu'à mon seul mérite & à la profondeur „ de mon génie. Mon histoire sera sûrement-très- „ curieuse & très intéressante; mais il faudroit pour „ la faire un écrivain digne de moi, & où le trouver? „ Sorti du néant (ce que je ne dis pourtant qu'à moi) „ quelles difficultés n'a-t-il pas fallu surmonter pour „ m'élever au point où je suis! Un corps entier de „ la Magistrature a voulu me perdre, je l'ai écrasé. „ Mon esprit assendant & mes sarcasmes m'ont attiré „ d'abord l'amitié des Princes du Sang & des plus „ grands Seigneurs du Royaume, & ensuite les re- „ gards & l'admiration de tout le public *étonné & „ enchanté de me posseder*. Il n'existoit qu'un Voltaire: „ ce Dieu n'est plus; on me donne actuellement sa „ place. Il n'est point, dit-on, actuellement de plus „ grand Génie dans l'Europe que le mien. JE GOU- „ VERNE UNE VIELLE COMTESSE; j'ai pris sur elle „ un assendant irrésistible, & lui fais faire tout ce „ que je veux; *cette veille femme mène son vieux „ mari par le bout du nez*; ce vieux bon homme, „ sans avoir le titre de Premier Ministre de la France „ n'en à pas moins tous les pouvoirs, & exerce, lui „ seul, toute l'autorité du Roi; me voilà donc, par „ le fait, presque LE SOUVERAIN DU ROYAUME. C'est

„ moi qui ai fomenté la rébellion des Amériquains,
„ j'ai fait la guerre avec les Anglois, & j'en attends
„ une fin, qui, portant ma gloire au plus haut
„ dégré, fera en même temps le bonheur de ma
„ nation; je viens de forcer l'Empereur à accepter
„ les propofitions de paix que je lui ai impofées, le
„ ménaçant, fans cela, de me réunir au Roi de
„ Pruffe. J'ai fait donner à *Sartine* le département
„ de la Marine, à *Necker*, celui des Finances, à
„ *Amelot* celui de Paris; les gens de lettres m'efti-
„ ment, le peuple m'adore & les grands me craignent;
„ j'ai toutes les lettres de cachet à ma difpofition.
„ Gare à ceux qui me provoqueront; ils feront ter-
„ raffés a l'inftant & je forcerai ainfi mes ennemis à
„ fe taire & à me redouter. „

Il fonne dans ce moment & demande à fon portier les invitations qu'on lui avoit envoyées. On les lui préfente. — "Voyons, dit-il, s'il y à quelque chofe qui me convienne.

„ Le Duc de Chartres, *pour ce foir*.... La
„ Ducheffe en fera, il faudra être trop réfervé & trop
„ raifonnable; je veux aujourd'hui de la gaiete; je
„ n'y irai point.

„ Le Prince de Conty *m'attend à fa loge à la fin*
„ *de la comédie*. Il poura m'attendre long-temps.

„ *La petite* Fanier.... Toujours avec fon *Do-*
„ *rat;* ce font les deux doigts de la main. Ils font
„ inféparables; je ne veux point nuire à leur
„ bonheur.

„ L'Ambassadeur d'Espagne.... Ce n'eft point
„ chez lui que je trouverai de l'amufement, mais il
„ faut que je lui parle pour affaires; il attend toujours
„ ce manifefte; je vais lui mander que je l'aurai fini
„ demain, qu'il peut paffer chez moi mardi à dix
„ heures.

„ La Comtesse Sempiternelle.... Non, ma
„ chère, pour aujourd'hui, mais demain je ferai à
„ votre lever.

„ Amelot.... Aura-t-il des filles ce foir? Cela
„ pourroit très-bien être, j'y vais paffer pour m'en
„ informer.

„ *Madame la Comteffe de Gourdan.* Oh, oh!
„ voyons: .... *Du nouveau .... deux : ....*
„ *Quinze ans .... Des boutons de rofes prets à s'épa-*
„ *nouir.... Me voilà décidé.*

„ *Où eft mon premier fécretaire?* — Monfieur, il
„ n'eft pas revenu de chez M. de Sartine. — *C'eft*
„ *bon : où eft le fecond?* — Il eft renfermé depuis
„ deux heures dans fon cabinet avec fon Excellence
„ Monfeigneur de Francklin — *Et le troifième?* —
„ Il eft forti, en difant qu'il alloit donner des in-
„ ftructions de votre part au Miniftre de la Guerre.
„ — *Et le quatrième* — Il a grande compagnie au-
„ jourd'hui chez lui, & doit donner un bal ce foir,
„ deforte qu'il n'eft pas vifible pour le moment. Il
„ *me faut pourtant quelqu'un pour le préfent. Allez*
„ *me chercher mon Aumônier.* „

L'abbé vint. Mon ami, lui dit mon maître, voici plufieurs lettres, lifez-les, & repondez-y ce foir: c'eft un fervice que vous rendrez à mes commis qui font tous occupés, & dont je vous faurai gré, car j'ai tant d'affaires pour le moment que je ne puis me mêler de ces bagatelles. Faites partir ces réponfes auffitôt qu'elles feront finies; je vais préfenter mes hommages à la Reine. „ *Mais, Monfieur,*
„ dit l'Aumônier, *que dire dans ces lettres?* — *Vous*
„ *excuferez fi je ne puis me rendre aux invitations;*
„ *voilà tout.* — Et quand les fignerez-vous, fi vous

„ ſortez ? — *Tenez, l'Abbé, prenez ma* GRIFFE *
„ *ſervez-vous en, mais n'en abuſez pas.* „

Ces ordres ainſi donnés, mon impertinent s'habilla, mit à ſon doigt un diamant de plus de 100,000 livres qui lui avoit été donné par l'Impératrice-Reine de Hongrie, monta dans un joli vis-à-vis, & nous conduiſit à l'Opéra. Sa Majeſté mon ancienne & glorieuſe maitreſſe y arrivoit en même temps que nous, & reçut les acclamations de tout le peuple : j'aurois auſſi voulu y pouvoir réunir mes battemens de mains pour lui témoigner mon reſpect & mon attachement ; mais la poſition où j'étois, étant ſerré étroitement ; entre cinq à ſix cheveux, m'en a ôté la liberté.

Mon introducteur fit deux fois le tour des loges : c'étoit l'homme univerſel, il connoiſſoit toute les dames qui ornoient le ſpectacle ; tantôt il baiſoit la main de l'autre ; il ſaluoit celle-ci de l'air le plus affable & le plus reſpectueux ; à celle-là il diſoit ſeulement avec un léger ſigne de tête ; „ *bonjour la* „ *belle enfant.* „ Il ſe mit enſuite au balcon, ſe tenoit plus debout qu'aſſis ; il avoit l'attention de prendre ſouvent du tabac pour faire briller ſon magnifique brillant ; bien des hommes vinrent lui parler ; enfin s'il n'a pas été vu & admiré de tous les ſpectateurs, ce n'a point été de ſa faute.

Quand l'Opéra fut fini, il ſe plaça ſur l'eſcalier pour ſe montrer de plus près ; tout le monde s'arrêtoit pour lui parler, toutes les dames vouloient l'avoir à ſouper ; mais il ne pouvoit, diſoit-il, ſe

[*] Une GRIFFE eſt un nom eſtampé, ou empreint : dans tous les bureaux on a ainſi le nom du Roi pour former des *lettres de cachet* dont il n'a pas la moindre connoiſſance. Les Miniſtres ont auſſi leurs GRIFFES, pour n'avoir pas la peine de ſigner ; leurs commis en font autant. Il n'eſt donc pas étonnant qu'un ſi grand perſonnage que Beaumarchais ait auſſi la ſienne.

ſubdiviſer à l'infini ; il refuſoit avec un air de chagrin & une modeſtie qu'il ſavoit affecter divinement. Son caroſſe arrive, il s'élança dedans avec un grace ſurnaturelle, & nous conduiſit à l'hôtel de *la Comteſſe de Gourdan.*

Mon paillard fut reçu avec beaucoup de politeſſe & de prévenance ; on avoit pour lui la plus grande circonſpection ; on le fit entrer dans un joli ſallon, où les deux *Roſes* qui lui avoient été annoncées furent introduites un inſtant après. „ *Venez, mes anges*, leur „ dit-il, *vous avez l'air craintif*; *n'ayez aucune in-* „ *quiétude ; je veux être votre ami.* „

C'étoit réellement deux figures céleſtes ; je ſortis un peu pour les admirer, & ma curioſité fut amplement ſatisfaite ; le plus bel incarnat animoit leurs viſages : l'une étoit une brune piquante, l'autre une blonde raviſſante ; elles étoient toutes deux faites de cire à l'égard des bras, des mains, de la gorge, & des pieds.

Si mon protecteur eut été eccléſiaſtique, il n'auroit pas manqué de goûter des deux fruits défendus qu'on lui préſentoit ; mais n'étant qu'un ſimple laic, tout impudent qu'il étoit, il fit un choix dans les deux, prodigua à ſa bien-aimée toutes les careſſes qui pouvoient la dédommager du ſacrifice auquel elle ſe ſoumettoit ; &, après un tête à tête de deux heures ; il quitta ſa divinité, & retourna à ſon hôtel où nous couchames tous de bonne heure, car il n'étoit que minuit ; ce qui lui arrivoit très rarement.

CHAPITRE XII.

Dialogue entre le Petit Miniſtre & le Dr. Benjamain Franklin, relativement aux projets de la France contre l'Angleterre. Le Pou eſt chaſſé de ſon domicile, il en trouve un d'une condition plus relevée, mais moins avantageuſe pour lui.

LE lendemain matin, on vint annoncer ſon Excellence le Dr. Benjamain Franklin, avant que nous fuſſions levés, ce qui nous empêcha de reſter plus long-temps au lit, où nous commencions à faire encore de nouvelles réflexions. Ces deux hommes d'importance eurent une conférence intéreſſante dont je vais faire le récit tel que je l'ai entendu.

DIALOGUE INTÉRESSANT.

Le Docteur.

Il faut enfin, mon chèr, prendre des arrangemens ſolides, car tout notre temps ſe paſſe à ne rien faire; & cependant les Anglois trouvent continuellement des matelots, ils conſtruiſent des navires, ils arment à force, & nous ſommes menacés d'être détruits ſans les ſecours les plus puiſſans de la France.

L'Impudent.

Docteur, ce que je vous ai promis, je l'ai tenu; 1°. vous avez en Amérique notre flotte du Comte d'Eſtains qui tient bloquée celle de l'Amiral Biron.

Le Docteur.

Qu'appellez-vous? Mais c'eſt Biron qui bloque d'Eſtains.

L'Impudent.

Voilà comme vous ne pouvez jamais rien comprendre dans les affaires politiques; ſachez que ce

que je vous dis eſt juſte ; vous en verrez des effets avant la fin de l'année.

Le Docteur.

Dieu le veuille !

L'Impudent.

En ſecond lieu, je vous ai promis une nouvelle flotte qui croiſera d'abord dans nos parages ; nous menacerons les Anglois d'une deſcente dans leur pays ; cela les intimidera ; leur flotte commandée par Hardi n'oſera point s'éloigner ; c'eſt tout ce que nous voulons.

Le Docteur.

Belle avance ! Et à quoi cela menera-t-il ?

L'Impudent.

A vous ſoutenir dans votre propre pays ; à empècher les Anglois de renouveller leur forces en Amérique, à vous mettre dans le cas de les prendre par famine, & enfin à les traiter comme vous avez déjà traité Burgogne.

Le Docteur.

Dieu le veuille ! Mais je crois qu'il vaudroit beaucoup mieux, au lieu d'une deſcente en Irlande, conduire à Boſton toutes les troupes prètes à être embarquées ; &, avec ce renfort, nous ferons ſûrs de chaſſer pour jamais les Anglois de tout notre pays.

L'Impudent.

C'eſt ce que nous verrons, ſi vous êtes bien raiſonnables, & ſi le Congrès nous accorde que *Sartine* & moi nous demandons depuis long-temps.

Le Docteur.

Je vous ai engagé ma parole ; cela doit vous ſuffire.

L'Impudent.

En troiſième lieu, je vous ai promis de forcer le Roi d'Eſpagne à déclarer ouvertement la guerre à

la Grande Bretagne ; j'ai tenu, comme vous voyez, ma parole. N'avez-vous pas plus que vous desiriez ?

Le Docteur.

Mais nous étions convenus que la flotte du Comte d'Orvilliers ne se réuniroit point à une division de celle d'Espagne, parce que cela nous sera sûrement plus nuisible qu'utile.

L'Impudent.

Mon chèr, vous avez la vue courte, on le voit bien ; vous n'allez pas plus loin que le bout de votre nez ; je ne puis vous en dire davantage. A propos, je vous prie, comment trouvez-vous cette justification du Roi de France à la face de toute l'Europe ?

Le Docteur.

J'avoue qu'on ne peut guères mieux soutenir une plus mauvaise cause ; mais je crois qu'on auroit mieux fait de garder le silence, parce que cela mettra les Anglois dans la nécessité de répondre ; & ils ont tant de choses à dire !

L'Impudent.

Oui, mais non pas avec autant d'esprit & d'élégance.

Le Docteur.

Il paroît que la tête vous démange beaucoup. Seriez-vous par hazard électrisé ?

L'Impudent.

Je me suis un peu amusé hier au soir à cette occupation, & je ne m'en suis pas mal trouvé cette nuit.

Le Docteur.

Il falloit me prévenir ; vous savez que je ne suis pas ignorant dans cette partie ; je vous aurois fais voir de belles choses.

L'Impudent.

Si vous voulez, ce ſoir, je vous en ferai voir de bien plus belles.

Le Docteur.

J'y conſens : à quelle heure & où ?

L'Impudent.

J'irai vous prendre à huit heures, attendez-moi.

Alors ils ſe quittèrent; mon protecteur mécontent des légers frottemens de mes camarades qui pâturoient en lieu gras, y mit la main & fut très-ſurpris d'y trouver un Pou. „ *O Dieu!* dit-il, *une* „ *pareille infection chez moi! Ce ſera cette malheureuſe* „ *d'hier au ſoir qui m'en aura fait préſent.* „ Il fait alors venir ſon valet de chambre, ſe fait peigner à fond & nous fûmes faits tous priſonniers de guerre. Comme nous ne nous rendîmes qu'à la dernière extrêmité, on n'eut aucun égard au droit des gens : &, à meſure que l'on mettoit la main ſur quelques-uns de nous, on nous plongeoit dans un baſſin d'eau. Je ne croyois point en réchapper; je luttois bien contre les flots, mais je ne le faiſois que machinallement, & je me voyois de nouveau à mon dernier moment, lorſque M. la Fleur voulut nous jetter dans les commodités à l'Angloiſe qui ſe trouvoient près du cabinet de toilette de M. *l'Impudent.* Mes compatriotes furent tous engloutis pour jamais; mais, par un bonheur inattendu, je tombai ſur le bord du précipice, on ne fit point attention : il ne s'agiſſoit que de ſavoir quel bon Chrétien viendroit me ſauver; peut-être devoit-ce être un domeſtique, race que j'ai toujours maudite; mais j'ai été plus heureux; un véritable Miniſtre qui avoit à Monſieur *l'Impudent* l'obligation de ſa place; vint me tendre une main propice & bienfaiſante, une heure après le danger que je venois d'éprouver.

CHAPITRE XIII.

Projet du Miniſtre de la Marine pour partager la Grande Bretagne, entre la France, l'Eſpagne & le Congrès. Dialogue entre un Commiſſaire de Marine & ſon ami ſur l'état actuel de la Marine Françoiſe & les abus qui s'y trouvent.

MON libérateur avoit depuis deux jours un projet dans la tête qu'il ne pouvoit effectuer qu'aprés l'avoir fait approuver du Comte de Maurepas; mais, avant tout, il falloit que mon dernier maître l'eut goûté & fait goûter à la Comteſſe *Sempiternelle.* Voilà pourquoi il étoit venu lui rendre de bonne heure une viſite.

Je n'ai guères pu comprendre qu'elles étoient toutes les vues politiques de ce vaſte Génie car la converſation s'étoit paſſée, lorſque j'étois au ſécret; &, quand je parvins au point le plus élevé de mon Protecteur, je fus très-ſurpris de voir que toute la forêt qui faiſoit le plus bel ornement de ſa tête ſublime, étoit empruntée; pas un ſeul arbre n'étoit de lui : ils étoient plus blancs que blonds, & totalement deſſéchés; enfin, pour me ſervir du mot technique uſité parmi les hommes, c'étoit une perruque d'un volume conſidérable, qui tapée & retapée tant qu'il avoit été poſſible, & poudrée à blanc, préſentoit une figure bizarre & extraordinaire; elle étoit de l'eſpèce de celles que l'on nomme à Paris *perruques à la* Sartine. Le vuide qui ſe trouvoit entre la coeffe de la perruque & la tête de mon nouveau maître m'a empèché de pouvoir connoître diſtinc-

tement tout ce qui ſe paſſoit dans ſon eſprit; j'ai ſu ſeulement en gros qu'il s'agiſſoit *d'un traité de partage entre le Roi de France, celui d'Eſpagne & le Congrès Amériquain*, par lequel après que l'on ſe ſeroit emparé de toute la Grande Bretagne, & pour ne plus entendre parler de cette Puiſſance ſi formidable ſur mer, on la diviſoit en trois parties; le Roi de France devoit avoir l'Angleterre proprement ditte, l'Eſpagne auroit l'Irlande, & l'Ecoſſe étoit le lot de Meſſieurs du Congrès. J'ai été auſſi inſtruit très-particulièrement que M. l'Impudent devoit être nommée *Gouverneur pour le Roi de la ville de Londres*, parce qu'il connoiſſoit déjà cette ville où il avoit beaucoup d'amis, & que d'ailleurs il falloit lui promettre une récompenſe proportionné à ſon zèle & à l'importance de l'entrepriſe. L'Impudent a paru applaudir à l'exécution d'un projet auſſi noble & auſſi avantageux à ſa patrie & à lui-même. „ *Mais*, ajoutoit-il en badinant, *où pourrai-je me* „ *loger à Londres avec cette dignité; le Palais de* „ GEORGE III. *n'eſt pas digne de recevoir, tel qu'il* „ *eſt, le Gouverneur du Roi de France.* „ --- *C'eſt* „ *ce que nous verrons alors*, répondit M. le Suffi- „ ſant; *chaque choſe amene ſon temps.* „

Je donnai à mon libérateur dans ce moment un nom qui prouve de l'ingratitude de ma part; mais deux petites réflexions ſerviront à me juſtifier : la première, c'eſt que je ne dois lui ſavoir aucun gré du bienfait qu'il m'a procuré, parce que certainement il n'avoit pas l'intention de me ſauver la vie, ne ſachant même pas que j'exiſtois; la ſeconde, c'eſt que je ſuis vrai & franc, & je n'aime point à déguiſer mes ſentimens. Ces deux obſervations que je fais ici en paſſant pourront également s'appliquer à tous les autres évènemens dont je parlerai par la ſuite.

Après avoir un peu plaiſanté ſur la difficulté de trouver des logemens convenables à Londres, mes deux héros ſe ſéparèrent, & mon protecteur remonta dans ſa voiture; oú lui arriva un petit accident qui me fit le quitter bien vîte. En voulant relever l'édredon de ſon couſſin, un léger mouvement du caroſſe fit que ſa perruque fut froiſſée du contrecoup; &, comme elle avoit perdu de ſon éclat, il fallut retourner à l'hôtel, où Monſeigneur en prit une autre toute fraîche, & me laiſſa ſeul ſur celle qu'il venoit de quitter.

Que fit-on de cette dernière qui me ſervoit d'Azile? Une eſpèce de valet de chambre la mit ſur une tête de bois, choſe que je ne connoiſſois point auparavant & qui me ſurprit, car c'étoit purement une machine qui ne penſoit, n'agiſſoit, & ne remuoit aucunement; j'ignorois encore quel étoit l'uſage d'une pareille figure humaine, lorſque je vis un vieux Commiſſaire de Marine, qui avoit ſervi pendant plus de trente ans, la regarder fixement & l'entendis dire enſuite à un de ſes amis. „ *Vois-tu bien cette* „ *tête? Si on pouvoit lui donner un corps de la même* „ *matière, & l'habiller tel que le maître de ſa perruque,* „ *elle raiſonneroit auſſi bien que lui ſur la Marine.* „ Son ami lui demanda alors l'explication de cette comparaiſon, & le pria de lui dire quels étoient les défauts qu'il avoit remarquées dans cette partie eſſentielle du Gouvernement.

Comme ils n'étoient pas encore prêts d'avoir audiance de ce Miniſtre, le Commiſſaire conſentit à ſatisfaire ſon ami; ils ſe mirent auprès de moi, &, ſe voyant ſeuls, ils parlèrent avec liberté, ne ſe doutant pas qu'il y eut un *Pou* à leurs côtés qui put comprendre & retenir ce qu'ils diſoient.

Dialogue entre un vieux Commissaire de Marine et son Ami.

Le Commiſſaire.

Connoiſſez-vous l'ordonnance du grand Colbert ſur la Marine.

L'Ami.

N'étant point dans cette partie, je vous dirai ſeulement que j'en ai entendu parler par des gens inſtruits comme d'un chef-d'œuvre ; on m'a ajouté qu'elle avoit ſervi de modèle pour toute les autres Puiſſances Maritimes de l'Europe.

Le Commiſſaire.

Vous avez raiſon de dire qu'elle étoit un chef-d'œuvre ; je vais vous en donner l'eſſence.

En 1689, Louis XIV, forcé d'entrenir des armées de terre formidables, chercha auſſi à rétablir, ou créer la Marine en France. Mais pour ſubvenir aux dépenſes énormes que cet établiſſement devoit entraîner, il falloit une économie extrême & ſoutenue. Cette économie devoit être le fruit de la plus grande intelligence & de l'activité la plus infatigable dans les perſonnes chargées de ce travail immenſe ; mais où les trouver ces hommes ſi laborieux? Ce ne pouvoit être dans la nobleſſe, deſtinée aux fonctions brillantes de la guerre & du commandement : des officiers militaires, ſans ceſſe obligés de s'éloigner des ports & des arſenaux, ne pouvoient ſe livrer à cette adminiſtration paiſible & continue, & à tous les détails de la conſtruction & de l'équipement des vaiſſeaux. On forma donc un corps toujours ſubſiſtant pour la manutention intérieure.

L'Ami

N'eſt-ce pas le corps de l'Adminiſtration dont vous voulez parler?

Le Commiſſaire.

Vous avez raiſon ; mais dans le commencement qu'il a été établi, on le nommoit *la Plume*, par contraſte avec *l'Epée.* Pour entrer dans ce corps, il falloit avoir des connoiſſances, des talens, & beaucoup d'ardeur pour le travail. Comme les fonctions auxquelles ils étoient deſtiné ſe multiplioient & ſe varioient à l'infini, il falloit auſſi un très-grand nombre de ſujets pour les remplir. Les fonds de la Marine n'étant point ſuffiſans pour payer ce corps à proportion de ces ſervices, on n'y donna que des appointemens très-modiques, mais on compenſa par les honneurs & la conſidération ce qu'on lui refuſoit du côté de la fortune ; on commença par le ſouſtraire à l'autorité de l'épée ; on excita ſon émulation, on y établit des grades & une hiérarchie dont voici la gradation. *Ecrivains*, *écrivains principaux*, *Commiſſaires ordinaires*, *Commiſſaires généraux*, *Intendans & Conſeillers d'état*, *avec la perſpective de parvenir au Miniſtere.*

L'Ami.

Voilà un ordre admirable, & qui auroit bien dû enflammer les cœurs de tous ceux qui compoſoient le corps de la *Plume.*

Le Commiſſaire.

Ce n'eſt pas tout : on ajouta dequis le grade d'*éleve* avant celui d'*écrivain ;* c'étoit une école dans laquelle il falloit paſſer avant que d'entrer dans le corps de la *Plume*, qui dèslors, ſe trouvant égal en nombre de grades à celui de l'épée, marchoit parallèlement avec lui. L'Elève avoit rang de Garde-Marine ; l'Ecrivain, d'Enſeigne ; l'Ecrivain Principal, de Lieutenant ; le Commiſſaire, de Capitaine ; le Commiſſaire général, de Chef d'Eſcadre ; & l'Intendant, de Lieutenant Général.

L'Ami.

Mais quelles étoient positivement les fonction des officiers de la *Plume?*

Le Commissaire.

Elles étoient considérables; les voici : 1°. la visite, l'achat, la recette & l'emploi de toute les matières servant à la construction, à l'équipement, & à l'armement des vaisseaux; 2°. l'admission, la formation, la Police & la levée des matelots.

Dès que le vaisseau étoit armé & en mer, le Capitaine devenoit dès ce moment le maître absolu dans son bord; & l'officier de plume n'étoit plus que l'économe des effets du Roi, & l'historien des fautes, ou des succès des représentaons de Sa Majesté.

L'Ami.

Combien ces équilibre salutaire dura-t-il de temps?

Le Commissaire.

Il a subsisté, mon chèr, jusqu'au Règne de Louis XVI, à quelques modifications près. Par exemple, ce fut le Duc de Praslin qui donna à la *Plume* le titre plus honnète de Corps d'Administration; & depuis, sous le Ministère de M. de Boynes, on accorda à plusieurs de mes confrères, ainsi qu'à moi, des croix de S. Louis.

L'Ami.

Qui done dérangea cet ordre & cette harmonie si intéressante?

Le Commissaire.

Hélas! vous devez bien vous en douter; c'est le Porteur de cette perruque. Cet homme, d'abord simple Conseiller au Chatelet moyennant une finance de 125 louis, étoit parvenu au grade de Lieutenant de Police, c'est à dire du troisième Commis du Prévôt de Paris; il devoit rester dans ce poste qu'il remplissoit assez bien au désavantage des filoux.

Quoique d'origine Eſpagnol, il n'avoit point la fierté, ni l'arrogance de ce peuple; il étoit au contraire bas & rampant; il s'étoit enrichi dans ſa place de Lieutenant de Police par toutes ſortes d'intrigues & de malverſations qu'il pouvoit facilement voiler; il étoit ſous différens prête-noms, & ſans débourſer un ſol, aſſocié à des communautés de marchands & de fabriquans, à des entrepreneurs à qui il faiſoit avoir des privilèges; & c'eſt par toutes ces voies ténébreuſes qu'il étoit devenu ſeigneur ſuzerain de plus de 200,000 liv. de rente, tandis qu'avant ſa Lieutenance de Police il ne jouiſſoit pas de 1200 l. de revenus. Tel eſt le perſonnage qui, ne connoiſſant que les tours des filoux, & la manière d'avoir des eſpions, eſt devenu tout-à coup, Premier Miniſtre de la Marine ſans avoir jamais vu d'autres navires que dans des tableaux ou des gravures.

Porté à un grade auquel il n'entendois rien, il a été obligé de s'en rapporter à des protégés dont il a ſuivi les conſeils. Ces Mentors, ſe trouvant poſitivement dans le parti de l'Epée, on fait entendre à leur vieux Télémaque qu'il paſſeroit pour plus ſage & plus intelligent que tous ſes prédéceſſeurs s'il vouloit détruire & renverſer ouvertement le ſiſtême & les principes du grand Colbert & former un nouveau code de Marine.

L'Ami

Voilà poſitivement le portrait qu'à fait prophétiquement Greſſet:

« Des protégés ſi bas, un PROTECTEUR SI BÊTE! »

Et comment donc s'y ſont-ils pris dans cette noble entrepriſe?

Le Commiſſaire.

C'eſt ce que je vais vous apprendre: ces Meſſieurs firent d'abord ſupprimer le Corps des officiers de

de l'Administration & celui de l'Epée fut chargé de remplir la destination de la *Plume* dans toutes les parties du service ; on a laissé néanmoins à quelques-uns de l'ancienne Administration les registres & la caisse de la Marine quand ils sont à terre ; mais seulement pour écrire sous la dictée des officiers & fournir des fonds à leur volonté ; ils sont absolument exclus de toutes fonctions sur mer. Tel est le résultat de plusieurs Ordonnances multipliées & très-diffuses rendues par nouveau le Ministre de la Marine depuis 1776.

L'Ami.

Faites-moi sentir, je vous prie, tous le abus & les inconvéniens qui résultent de ce bel établissement.

Le Commissaire.

Ils fourmillent ; je vais vous en expliquer les principaux:

1°. En confiant ainsi aux officiers militaires de la Marine, la direction des travaux relatifs à la construction, au gréement & à l'équipement des vaisseaux, on les suppose plus instruits dans la théorie qu'ils ne pouvoient l'être du temps de Louis XIV ; mais cette supposition est bien éloignée de la réalité ; je soutiens au contraire qu'il règne dans le corps de l'Epée beaucoup d'ignorance qui résulte nécessairement de la manière de recevoir & d'instruire la jeunesse destinée à la profection de la Marine ; la condition de ne prendre les Gardes de la Marine que dans la noblesse, & le préjugé qui mettant ce au-dessous de celui de terre n'y destine que les cadets, ou les gentilshommes sans fortune, ces deux considérations, jointes à la nécessité d'y entrer de très-bonne heure pour obtenir des grades longs à parcourir, font que ces enfans, arrivant dans les ports, savent à peine lire & écrire, & sont dénués de ces connoissances préliminaires qui répandent dans les

autres la méthode, l'ordre & la clarté, chofe indifpenfables dans le travail de l'efprit.

2°. Le métier d'un excellent marin, eft fi difficile par lui-même, & demande une pratique fi conftante, que c'eft lui faire beaucoup de tort en le chargeant d'occupations fédentaires..

3°. Les détails minutieux, dans lefquels l'Adminiftration étoit obligée d'entrer, feront fouvent interrompus quand ce feront des officiers de mer qui s'en chargeront; & par conféquent toute la partie effentielle de la *Plume* ceffe & s'anéantit.

4°. On fait que l'efprit économique ne peut fe fuppofer dans ceux contre qui il eft fpécialement dirigé; cependant, d'après le nouveau fyftême, le corpt de l'Épée n'étant plus furveillé par l'Adminiftration, n'étant comptable de rien, n'envifageant que le brillant de fon expédition & fa commodité perfonelle, fe trouvant à même de fe pourvoir en abondance & fans oppofition de qui que ce foit, ne fe refufera rien : les chofes néceffaires ne lui fuffiront point, il fe pourvoiera du fuperflu] avec un excès de luxe très-dangereux; il s'adonnera à la molleffe, manquera de cette vigilance continuelle, qualité effentielle d'un chef à la mer; & gare à une défaite à la première action fur mer qu'il y aura.

5°. Quel tort énorme n'en réfultera-t-il pas pour le Roi par la négligence, le gafpillage, & les déprédations que l'Adminiftration n'eft plus chargée de contenir?

M. le Commiffaire alloit continuer, & j'en aurois appris bien davantage, car il paroiffoit très-inftruit, lorfqu'un laquais vint prendre mon afyle; on le mit avec fon contenu dans une boëte, que l'on portoit je ne favois où, ce que je n'ai appris qu'au bout de cinq à fix heures, lorfqu'on m'a rendu à la lumière.

CHAPITRE XIV.

Changement de ſituation. Dialogue très-curieux de M. Benjamin Le Franc *& ſon Voiſin au ſujet du Docteur* Franclin, *& de ſes aventures, de ſon économie, de ſon électricité, & de ſon élévation.*

Je vis une ſalle baſſe meublée comme je n'en avois jamais vue. C'étoit à l'entour des murailles un triple rang de ces forêts poſtiches, telles que celle où j'étois, mais cependant dans différentes formes; les unes étoient rondes, d'autres avoient des paquets d'arbres réunis qu'on nommoit des marteaux, parce qu'étant bien preſſés & maſtiqués ils étoient durs comme du fer; celle-ci avoient leur garniture poſtérieure d'une longueur démeſurée, dont le bout cepandant étoit cerclé; on prétend qu'elles donnoient de la raiſon à ceux qui les portoient, & une capacité ſuffiſante pour décider de la vie & de la mort de leurs concitoyens; celles là à-peu près dans le goût de la mienne, étoient deſtinées pour Meſſieurs de la Faculté, & leur donnoient l'intelligence d'approfondir les ſecrets de la Nature & les cauſes de tous les maux qui affligent le genre humain, ſans cependant pouvoir y remédier efficacement.

Dès que la mienne fut préſentée, le maître de la maiſon la mit honorablement ſur la plus belle tête de bois qu'il y eut dans la boutique, & la fit placer avec diſtinction ſur une tablette. Je vis pluſieurs étrangers entrer & ſortir de cette ſalle, les uns pour ſe faire enlever juſqu'à la racine, avec un inſtrument d'acier, ces tiges qui ſont cependant

créés pour faire le plus bel ornement de leurs figures; les autres pour ſimétriſer & nourrir les arbres de leurs forêts. Ces Meſſieurs n'étoient point les premiers financiers de Paris; leur parure n'étoit pas recherchée; ils ne paroiſſoient non plus avoir de politeſſe, ni profiter d'une éducation brillante; mais ils paroiſſoient contens, ils rioient de bon cœur, ils avoient un eſprit naturel qui ſuppléoit au défaut de la civilité & qui ne laiſſoit pas que de me divertir.

Un d'entr'eux cependant, plus inſtruit que les autres, raiſonnoit beaucoup ſur les loix & la coutume de Paris qu'il paroiſſoit connoître; il avoit été, à ce qu'il diſoit, Clerc de Notaire, enſuite de Procureur, & inſenſiblement il étoit parvenu au poſte honorable de Commis d'un Secretaire d'un Conſeiller de Grand-Chambre; il m'a beaucoup diverti par le raiſonnement ſuivant, qui avoit une très-grande analogie avec celui que faiſoit M. l'Impudent *qui gouvernoit une vieille femme, qui gouvernoit un vieil homme, lequel gouvernoit à ſon tour*, &c. Voici celui de ce petit Magiſtrat.

„ Le Parlement de Paris repréſente le Roi; la „ Grand-Chambre de ce Parlement eſt celle où l'on „ juge les affaires les plus importantes concernant „ l'honneur & la fortune de tous les François; le „ rapporteur de chaque procès, par la tournure „ qu'il lui donne, fait pancher la balance comme il „ veut, pour ou contre; le rapporteur le plus oc- „ cupé de la Grand-Chambre eſt M. l'Abbé P...r; „ il a trop d'affaires pour pouvoir les examiner par „ lui-même, & s'en rapporte à l'extrait que lui en „ donne ſon Sécretaire. Celui-ci, ayant auſſi trop „ d'occupations, me charge de ſa beſogne. Je fais „ donc les extraits des procès à ma fantaiſie & j'y „ joins la note du jugement que je crois devoir „ être rendu dans la forme que je preſcris; mes

„ extraits ſont remis au rapporteur qui les lit, ou
„ eſt cenſé les lire au Parlement; la note du juge-
„ ment que je preſcris devient l'arrêt définitif; con-
„ ſéquemment je fais faire au Parlement ce que je
„ veux, & je deviens, ſans qu'il s'en doute le
„ maître de l'honneur, de la fortune & quelquefois
„ même de la vie de mes concitoyens. „

La converſation ſur cet objet ayant ceſſée, on raiſonna de la guerre, car tout le monde s'en mêle, tant bien que mal; on étoit encore ſur ce chapitre, lorſqu'un pauvre malheureux, mais cependant mis honnêtement & qui avoit déjà parlé aſſez bien près d'un quart d'heure, pris le raſoir des mains d'un garçon de la boutique; il ſe raſa ſans ſavon, ſe donna enſuite un coup de peigne bien léger, mit très-modeſtement de la poudre ſur ſes cheveux & enſuite vint ſe remettre auprès de moi pour continuer la converſation qui l'intéreſſoit, & que voici.

Dialogue entre Benjamin le Franc et son Voisin.

Le Voiſin.

Il paroît, Monſieur, que c'eſt par économie que vous êtes ſi réſervé dans votre parure.

B. le Franc.

Vous croyez badiner, mais rien n'eſt plus vrai; Monſieur (parlant du maître de la maiſon) veut bien me permettre de venir ainſi faire ma toilette chez lui deux fois par ſemaine, & il ne m'en coûte qu'un ſol, chaque accommodage.

Le Voiſin.

Il paroît que vos revenus ne ſont pas bien conſidérables.

B. le Franc.

Je n'ai que 119 l. 10 ſ. par an; ce qui me fait juſtement par jour 6 ſols.

Le Voisin.

Et comment pouvez-vous vous ſoutenir avec ſi peu ?

B. le Franc.

Très-bien ; vous n'êtes pas habitué à vous contenter de peu : ponr moi, je ſuis un tiers plus riche que ne s'eſt trouvé pendant long-temps un homme de très-grand mérite, d'un génie ſupérieur, & qui eſt actuellement Ambaſſadeur à la Cour de France.

Le Voisin.

Vous me ſurprenez ; nommez-le moi donc, je vous prie.

B. le Franc.

C'eſt le Miniſte Plénipotentiaire du Congrès Amériquain.

Le Voisin.

Quoi ! Le fameux Docteur Benjamin Franklin.

B. le Franc.

Lui-même. Il n'a eu pendant long-temps que 4 ſols par jour, & il étoit heureux.

Le Voisin.

Je l'avois cru médecin. Pourquoi donc prend-il le titre de Docteur ?

B. le Franc.

On peut être Docteur dans toutes ſortes de profeſſions, il ne s'agit que d'y exceller. *Docteur*, veut dire docte, ſavant ; & je ſuis très-ſurpris que les médecins ſe ſoient arrogé cette prérogative, car il y a parmi eux de grands ignorans.

Le Voisin.

D'après ce que vous dites, je ne ſuis point ſurpris que les médecins ſe ſoient attribué cette qualité, mais ce que je ne puis concevoir, c'eſt que le peuple ait été aſſez ſimple pour la leur donner. Laiſſons-là ces Meſſieurs ; ſavez-vous l'hiſtoire de M. Franklin. Ici l'on en raiſonne, tantôt d'une

manière, tantôt d'une autre, & l'on n'eſt certain de rien ſur ſon compte.

B. le Franc.

Très-volontiers; je vais vous dire ce que j'en ſais.

M. Franklin eſt né à Boſton de père & mère qui lui ont donné une très-foible éducation, car ils n'étoient pas riches; ſon premier métier fut d'être ouvrier dans une imprimerie. Le voilà donc, de fait, devenu *homme de lettres;* car vous ſavez, mon voiſin, qu'un imprimeur eſt, plus que tout autre, *homme de lettres*, puiſque ſans imprimeurs il n'y auroit pas de livres. Il gagnoit par jour à peu-près ſon petit écu, & toujours il s'inſtruiſoit par la lecture des livres de la bibliothèque de ſon bourgeois; il aimoit par-deſſus tout les leçons de phyſique de l'Abbé Nollet & ſes recherches ſur l'électricité; ce fut là ſon goût, & il s'y adonnoit dès qu'il avoit du temps à lui.

Au bout de quelques années il eut envie d'aller s'établir à Philadelphie, ville beaucoup plus conſidérable que Boſton, & où il pourroit plutôt trouver à faire fortune qu'ailleurs; il s'y rendit donc. Comme il étoit encore jeune, il y dépenſa en peu de temps le fruit de ſes épargnes & de ſon économie de Boſton, & fut obligé de ſe mettre chez un autre imprimeur à Philadelphie où il reſta environ quatre ans. Il trouva le moyen d'amaſſer dans cet intervalle au moins 60 guinées; alors s'ennuyant de ſon métier, il fit une découverte importante dans ſes obſervations ſur la phyſique; c'eſt qu'un homme puiſſe vivre, ſe loger, & s'entretenir avec 4 ſols par jour. „ C'eſt bon, dit-il, avec l'argent que j'ai mis „ de côté je puis aller loin, en me contentant de „ de ce modique revenu.

Alors il quitta ſon imprimeur, ſe mit dans ſon

particulier, & vécut ainſi pendant pluſieurs années avec 4 ſols par jour.

Le Voiſin.

Mais comment pouvoit-il faire? Cela me paroît impoſſible.

B. le Franc.

Rien n'eſt plus ample cependant; il ne s'agit que de vouloir. Mon modèle, car je le regarde ainſi, achetoit pour 3 ſols de pommes de terre, qui lui ſervoient de pain & de bonne chair, le tout enſemble, & il avoit de quoi ſe nourrir avec cela pour une ſemaine: un boulanger les lui faiſoit cuire pour un demi-ſol: il achetoit par jour pour un demi-ſol de lait; &, tout compte fait, cela lui faiſoit 7 ſols de dépenſe par ſemaine pour ſa nourriture. Il logeoit dans une guérite à 1 ſol par jour, parce qu'il vouloit être bien & commodément, car il auroit pu avoir un appartement à meilleur marché, s'il l'eut voulu. Il buvoit de la petite bierre & de l'eau. La bierre ne lui revenoit pas à 2 ſols par ſemaine, & il mettoit de côté le reſte pour ſon entretien. Quant à ſon blanchiſſage, il n'avoit recours à perſonne, non plus que pour rapieceter ſes bas & ſon linge.

Calculons maintenant, & vous verrez s'il lui étoit difficile de vivre à ce prix.

Quatre ſols par jour, lui en faiſoient par ſemaine, vingt-huit.

Ses pommes de terre lui coûtoient par ſemaine, avec la cuiſſon & le lait—7 ſols ci	7 ſ.
Son logement faiſoit un objet de	7
Et ſa bierre lui revenoit à 2 ſols ci	2
Total,	16 ſols

Vous voyez que de 28 ſols il lui en reſtoit encore 12, pour faire le grand garçon.

Le Voisin.

Votre compte eſt clair ; il n'y a point à le contredire ; mais moi qui gagne un petit écu par jour, j'ai bien de la peine à vivre ; comment cela ſe fait-il donc ?

B. le Franc.

C'eſt que vous n'etes pas un Docteur comme lui.

Le Voiſin.

Mais comment un Gentilhomme de 4 ſols par jour a-t-il pu s'élever au point où il ſe trouve ?

B. le Franc.

Cela s'eſt fait petit-à-petit. Ce gentilhomme eſt devenu très-profond dans l'électricité ; il forçoit le tonnerre de tomber où il l'ordonnoit, il lui commandoit de s'éloigner, & le tonnerre s'éloignoit. Il faiſoit des choſes ſurprenantes ; il électriſoit un chien de l'autre côté de la rivière, & le faiſoit crier, comme un martyr, ſans que le pauvre chien ſe doutât de l'auteur de ſes ſouffrances. C'eſt par ces talens rares & merveilleux qu'il parvint à être nommé collecteur ou receveur des droits du Roi d'Angleterre à Philadelphie ce qui lui valoit 500 liv. ſterlings (environ 12000 liv. árgent de France par an.

Le Voiſin.

Oh, oh ! Cela lui faiſoit bien des 4 ſols par jour. Et comment pouvoit-il venir à bout de les conſommer ?

B. le Franc.

Il s'en acquittoit le mieux du monde ; il avoit une femme, des enfans, du bon vin dans ſa cave, du rum, de l'eau-de-vie, & une très-bonne table ; il étoit alors zèlé Royaliſte, parce qu'il y alloit de ſon avantage. Il procura à ſon fils du ſervice dans les troupes ; & celui-ci, ferme dans ſon devoir & ſon attachement à ſa Majeſté Britannique, eſt encore Gouverneur pour le Roi de la nouvelle Jerſey. Quant à ſes intérèts perſonnels, il les entendoit

très-bien & peut-être trop bien, ſi on en peut juger par ce qui a ſuivi, car au bout d'un temps aſſez conſidérable on le remercia très-poliment, & l'on donna ſa place à un autre.

Le Voiſin.

Il étoit donc revenu à ſes 4 ſols par jour. Cela devoit lui paroître très-déſagréable.

B. le Franc.

Auſſi fit-il tout ce qu'il put pour pouvoir être rétabli dans ſon poſte, mais il n'y reuſſit point; de là vint ſon animoſité & ſon inimitié contre ſon Roi, & même contre le Gouverment Britannique.

Le Voiſin.

Mais que fit-il donc pour ſe ſoutenir?

B. le Franc.

Ayant vu dans l'électricité qu'il exiſtoit du feu en tout & par-tout, il s'imagina qu'il pouvoit en tirer parti pour vivre ſur le *bon ton.* En conſéquence il électriſa tous les eſprits Amériquains & leur donna à entendre que les douleurs qu'ils éprouvoient leur venoient du Palais de St. Jacques à Londres; que dans ce Palais on avoit réſolu de les regarder comme des peuples dans la ſervitude, & de leur faire payer arbitrairement toutes les taxes & les impôts que le caprice & l'intérêt pouvoient enfanter. Il n'en fallut pas davantage pour exciter ces pauvres patiens à la révolte; Benjamin Franklin fut envoyé à Londres pour faire des propoſitions de leur part qui parurent trop impérieuſes & même inſultantes à la Majeſté du Trône; elles furent rejettées; l'électriſeur s'en doutoit bien. De retour dans ſon pays, il repréſenta des torts de la part du Gouvernement Britanique qui n'exiſtoient point; il enflamma les eſprits, leur conſeilla de ſecouer le joug chimérique de la mere contrée : il leur promit une liberté qui devoit faire leur bonheur &

celui de leurs enfans, il voulut bien être leur Législateur, ils établit une forme de Gouvernement Républicain, & les mit ſous le DESPOTISME DU CONGRES.

Le Voiſin.

Mon chèr, il paroît que vous faites un beau portrait de votre héros; mais comment prétendez-vous être ſon imitateur?

B. le Franc.

Ce ne ſera certainement pas en cherchant à détourner les François de leur devoir & de leur attachement pour le Roi. Je ne ſuivrai mon mentor que dans la première partie de ſa vie, c'eſt-à-dire, me contentant d'abord de très-peu, comme je fais à préſent, & m'inſtruiſant dans quelque talent ſupérieur pour me rendre capable de poſſéder une bonne place dans les fermes.

M. le Franc ne put continuer, parce qu'on vint lui dire qu'un caroſſe l'attendoit à ſa porte. Un caroſſe! C'étoit la première fois qu'il recevoit un pareil honneur: il quitta donc ſon voiſin, & ne me donna pas le plaiſir de ſavoir ſon hiſtoire particuliere qui devoit être originale, étant calquée ſur un ſi bon modèle.

CHAPITRE XV.

Notre héros trouve un bon maître avec qui il voyage; ils vont à Bruxelles. Dialogue ſur l'Auteur des annales du dix-huitième ſiècle & ſa maîtreſſe, & ſur leurs aventures tant à Paris qu'à Londres.

QUAND M. Benjamin le Franc eut fini l'éloge hiſtorique de M. Benjamin Franklin, pendant

lequel tous les aſſiſtans avoient gardé un profond ſilence, chacun voulut parler, & l'on raiſonna ſur le bonheur. — Il faut avouer, diſoit l'un, que l'on peut vivre de très-peu & s'éviter bien des peines, des fatigues, & des embarras. — L'eſtomac de M. Franklin, diſoit un autre, quand il n'étoit qu'à 4 ſols par jour, ne conſommoit pas moins de nourriture qu'actuellement qu'il a une très-bonne table; & je ſoutiens qu'il étoit alors plus heureux. — Comment cela, lui demanda le maître de la maiſon? — C'eſt répondit-il, parce qu'il n'avoit point dans ce temps de remords de conſcience; au lieu qu'il *doit avoir actuellement l'ame bourrelée.* — Non, dit un quatrième, il eſt des criminels ſi coupables, que la conſcience ne leur reproche plus rien.

Pendant tout ce beau colloque, on prit la perruque où j'étois réfugié, & l'on ſe mit après. A force de la taper & retaper, on m'en chaſſa, & l'on me fit tomber ſur le peignoir d'un voiſin que l'on accommodoit & qui avoit de très-beaux cheveux naturels; j'eus l'adreſſe d'y pouvoir parvenir avant que ſa toilette fut finie & le peignoir ôté.

C'eſt dans ce nouvel azile que je commençai à reſpirer: je m'y trouvois ſeul, mais la ſolitude devenoit pour moi une conſolation & même un agrément. J'avois déjà parcouru la moitié de ma carrière pour le moins; la fougue des paſſions, & la chaleur de mon tempérament étoient preſqu'éteintes; depuis quelque temps même je cherchois à être philoſophe: maintenant je vais le devenir bien davantage.

Mon nouvel hôte étoit prêt de faire un voyage dans les Pays-Bas Catholiques pour voir s'il pourroit s'y placer; & de là, s'il n'y trouvoit rien qui lui convint, il devoit ſe rendre, ſoit à Londres, ſoit à Amſterdam. Comme je n'avois jamais quitté Paris, ni Verſailles, je fus enchanté de pouvoir ainſi voya-

ger. Je souhaitois sourtout voir l'Angleterre, ce pays ennemi de la France, Souverain des mers, & devenu presque le plus puissant de l'Europe : je savois que l'on pouvoit y vivre avec la plus grande liberté ; que l'on y rencontroit des hommes, & non des esclaves. Je désirois beaucoup que mon camarade put se décider à se rendre à Londres & à m'y conduire ; mais je craignois qu'il ne survint quelque obstacle qui fit évanouir toutes mes espérances ; heureusement tout alla au gré de mes désirs, & vous me trouverez à Londres au Chapitre suivant. Je vais simplement dans celui-ci vous faire connoître le personnage qui devint mon camarade pour plus de trois semaines, & les aventures qui nous sont arrivées en route.

Ce camarade étoit un homme d'esprit, qui avoit beaucoup lu, étudié, mais qui n'avoit pu faire fortune en France, parce que, disoit-il comme *Jesus-Christ*, *nul n'est prophête dans son pays.* Comme il savoit assez bien la langue, il s'étoit fait un plan, c'étoit de montrer le François en pays étranger ; il avoit plusieurs lettres de recommandation tant pour Bruxelles que pour Londres & Amsterdam ; de sorte que, ne réussissant point dans un endroit, il pouvoit être plus heureux dans un autre. Je ne pouvois mieux tomber ; &, pour qu'il me conservat avec lui pendant tout le chemin, j'eus l'attention de ne lui faire aucune piquure, de ne le gêner en rien de me contenter de la simple nourriture que ses perruquiers me présentoient.

Nous nous mîmes donc en routé par la diligence de Bruxelles, où nous arrivâmes le troisième jour, sans qu'il y eut rien d'intéressant que j'aye pu remarquer. Le lendemain de notre arrivée dans cette ville, nous allâmes faire une visite à un réfugié François qui a fait beaucoup parler de lui ; il se nomme

L..g..t. Mon camarade avoit une lettre de recommandation auprès de lui ; on nous fit attendre une bonne heure dans une anti-chambre ; après quoi nous entrâmes. — *Bon jour, mon ami*, dit-il à mon camarade ; *il paroît que votre protecteur se porte bien, d'après les nouvelles qu'il me donne de sa santé, je ne demande pas mieux que de vous rendre service, puisqu'il m'en prie, mais revenez demain ; car pour aujourd'hui j'ai trop d'occupations.* Cela suffit, Monsieur, répondit mon compagnon ; à quelle heure vous plaira-t-il de me donner audience? *A midi*, repliqua Mr. L..g..t ; &, en disant ces derniers mots, il nous laissa. Je n'eus pas trop le temps de l'envisager, parce que cette première séance fut trop courte ; mais je me promis bien de m'occuper sérieusement de sa figure le lendemain.

Mon camarade me conduisit le soir à la Comédie : on nous fit remarquer le Prince *Charles*, Gouverneur Général des Pays-Bas, qui y est aimé & chéri jusqu'à l'adoration, c'est ce que j'ai entendu dire à tous ceux qui nous environnoient.

Au sortir de la Comédie, mon camarade fut conduit par un homme qui s'étoit trouvé auprès de lui au spectacle dans un espèce de cabaret que l'on nomme *estaminée*, où l'on voit bonne compagnie dans le bourgeois. Ils soupèrent ensemble, &, tout en soupant, la conversation tomba sur Mr. L..g..t.

Dialogue sur le fameux Auteur des Annales du XVIII. Siecle.

Mon Camarade.

J'ai une lettre de recommandation pour lui ; je l'ai déjà été voir ce matin, mais il n'a pas eu le temps de me donner audience & m'a remis à demain.

Le Flammand.

Je le crois bien ; il tranche du grand ; il fait l'hom-

me d'importance. Comment avez-vous trouvé ſon PUITS DE LA VÉRITÉ ?

Mon Camarade.

Je ne vous comprends pas.

Le Flammand.

M. L..g..t eſt le ſeul homme qui ait le courage de dire la VÉRITÉ dans ſes annales ; car tous les autres auteurs & ſur-tout les journaliſtes, ne débitent que des impoſtures : cette pauvre VÉRITÉ étoit enſevelie dans le PUITS où la perverſité des hommes avoits forcé cette *Fille du Ciel* à ſe retirer. Lui ſeul a eu la noble hardieſſe de lui tendre une main ſecourable & de la préſenter, à l'Europe étonnée. Voilà pourquoi la maiſon de plaiſance où il réſide a pris le nom du PUITS DE LA VÉRITÉ.

Mon Camarade.

Vous parlez, je crois, ironiquement.

Le Flammand.

Je parle d'après lui-même ; car je me ſers de ſes propres expreſſions.

Mon Camarade.

Il paroît avoir un peu d'amour-propre ; mais, dites-moi, je vous prie, s'il eſt aimé dans ce pays, car je ſais qu'il avoit de furieux ennemis en France.

Le Flamand.

Il n'y eſt point haï, tant qu'il n'y fait point de mal, & qu'il ne cherche point à calomnier notre Gouvernement. Juſquici on n'a guères à ſe plaindre de lui ſur cet objet ; il s'eſt fait le bon ami de l'*Aman* ou Lieutenant de Police de cette ville, en le flattant dans ſes Annales : de ſorte que, s'il venoit quelques ordres de France pour l'arrêter, ſon ami le préviendroit ; en conſéquence il eſt aſſez en ſûreté pour ſa perſonne ; mais ce que l'on n'aime point en lui, c'eſt que ce *ſauveur de la vérité* donne ici le plus mauvais exemple de libertinage qu'il ſoit

possible, en vivant publiquement avec une femme qui passe pour sa maîtresse, toute laide qu'elle soit.

Mon Camarade

Je sais de qui vous voulez parler; mais à cet égard, il est plus à plaindre qu'à blâmer.

Le Flamand.

Comment cela?

Mon Camarade.

Il paroit que vous ne savez pas son histoire; je vais vous la conter: mais auparavant dites-moi si vous l'avez vue quelquefois.

Le Flamand.

Oui, assez souvent; on les voit de temps en temps à la Comédie ensemble. Voici son portrait, vous me direz si c'est bien elle.

Cette femme, qui peut avoir environ trente-six ans, est un colosse pour la hauteur & la grosseur de sa taille; elle a le front élevé, les cheveux bien plantés, des sourcils larges & bien touffus, de grands yeux très-noirs & bien fendus, un gros nez de perroquet, des lèvres enfoncées, un large menton, & de la barbe comme un Capucin; on pourroit dire que c'est une figure de soldat aux gardes habillé en femme: nos Flamandes ne sont pas en général très-propres: mais celle-ci renchérit encore sur la malpropreté.

Mon Camarade.

Je vois que vous la connoissez bien; voici maintenant comment elle est devenue la maîtresse de M. L..g..t.

Celui-ci s'étoit mis à dos tout le corps des Avocats de Paris, le Parlement de *Maupeou*, le Parlement *Hüe*, tous les gens de lettres, l'Académie Françoise & les Ministres. Ne pouvant plus exercer sa profession d'Avocat, ne pouvant plus continuer à Paris son métier de journaliste, & craignant quelque lettre

de

de cachet, il ne ſçavoit à quel ſaint ſe vouer. Cet *ange femelle*, à qui il avoit rendu des ſervices dans deux ou trois procès, ſe préſenta à lui, & lui dit : „ L..g..t, vous êtes bien embaraſſé, vous n'avez „ point d'argent, & vous ne pouvez reſter en France ; „ vous n'avez de reſſource que dans votre biblio- „teque, il ne faut pas la vendre ; écoutez moi. Vous „ m'avez fait ſeparer d'avec mon mari ; je puis „ faire de toute ma fortune environ 100,000. l. „ comptant ; je vous les doone avec *ma perſonne*, „ & je ſuis prête à vous ſuivre partout. „

Elle s'arrête alors ; L..g..t ſe jette à ſes genoux, lui témoigne toute la reconnoiſſance dont il ſe croit capable : lui voue un attachement ſans bornes, &, l'aſſurant de ſon eſtime & de ſon reſpect, lui jure qu'il ſera ſon plus zêlé ſerviteur juſq'au dernier ſoupir. „ A l'égard du reſpect, lui dit cette „ dame généreuſe, je n'en éxige pas, je ne veux „ que l'amitié & de l'attachement ; &, comme vous „ me les promettez, voici notre contract fait ; entre „ honetes gens la parole ſeule ſuffit : m'ais je vous „ previens, mon Cher L..g..t, que ſi jamais vous „ me quittez, ce ne ſera point aux Loix que je „ m'adreſſerai pour avoir la vengeance qui me ſera „ dûe, c'eſt à ma main ſeule que je m'en rapporterai ; „ un piſtolet ou un poignard termineront vos jours. „

L..g..t ayant renouvellé toutes les aſſurances de ſon zèle & de ſon amitié, nos deux amans quittêrent Paris & même la France. Ils voulurent & ne purent ſe fixer en Hollande, & allerent à Londres, où ils vécurent environ deux ans. Vous ſçavez qu'il n'eſt point de ciel ſans nuage, & qu'il eſt impoſſible qu'un ménage puiſſe ſubſiſter ſans aucune altercation. Il vint une querelle dans celui-cy qui brouilla les deux tourterelles : le mâle, peu endurant, gronda ; la femelle innocente ne vouloit point avoir tort, &,

en cherchant à se justifier, elle mettoit la faute sur l'autre moitie d'elle-même. Ma foi cette moitié n'y pouvant plus tenir laissa un beau Matin Madame dans sa maison & alla prendre un autre logement en ville.

Madame fut très suprise de ne pas le voir rentrer à la maison de la journée; ce fut encore bien pis le lendemain. Elle fit dès ce moment toute les démarches possibles pour les découvrir; & y parvint: elle entra avec vivacité dans la chambre où Monsieur travailloit. „ *Vous voila donc, M. le* „ *J. . . F. . .* dit cette colombe animée? Où „ sont mes 100, 000 l. puisque vous m'aban„ donnez? Je ne puis vous les remettre actuel„ lement, répondit L..g..t; mais, si vous voulez, „ je vous en ferai la rente. — Ce n'est point là ce „ qu'il me faut, reprit la colombe, en tirant de sa „ poche un pistolet à deux coups, & le présentant „ à son amant; je veux avoir votre personne morte „ ou vive au deffaut de mes 100,000 l. comptant; „ ainsi prenez la peine, Monsieur le drole, de dire „ votre *in manus*, ou bien de plier vos papiers & de „ marcher devant moi. Allons, dépéchés vous, je „ n'aime point à attendre. „ Le pauvre L..g..t trouva que la raison que Madame avoit en main étoit peremptoire; il reprit promptement ses papiers, les mit sous son bras, fit une révérence à Madame, l'embrassa, & fut ensuite reconduit dans son ancienne maison. Il ne lui est point arrivé depuis de faire une pareille équipée, & bien lui en a pris.

Le Flamand.

Elle le mene tout-à-fait comme un enfant. Bon Dieu! Comment un homme d'esprit peut-il faire de pareilles sottises!

Mon Camarade.

Ce sont souvent les gens qui ont le plus d'esprit qui

en font le plus : mais, dites moi, je vous prie ; croyez-vous qu'il puiſſe m'être utile dans ce pays-cy ?

Le Flamand.

Peut-être, oui, peut-être non ; cela dépend de l'intérêt qu'il voudra prendre à vous. Revenez demain à pareille heure icy, vous m'y trouverez, & vous me rendrez compte de ce qui ſe ſera paſſé.

CHAPITRE XVI.

Examen des paradoxes de L..g..t ſur les Anglois & la guerre actuelle. Pourquoi il eſt dévot. Hiſtoire du Camarade du Pou. Il va à Londres.

Ce dialogue ſervit à me faire connoître le perſonnage en queſtion, & me donna encore plus de déſir de le voir & de l'entendre. Nous ne manquâmes donc pas de retourner le lendemain chez lui à l'heure qu'il nous avoit indiquée. Il dit quelques mots à mon camarade, l'invita à diner, ce que celui-cy accepta, & nous laiſſa, pendant près d'une heure, ſeuls dans ſa biblioteque, où, n'ayant rien de mieux à faire, m'on camarade parcourut les Annales de notre hôte, & m'en lut quelques morceaux.

Le premier ſur le quel nous tombâmes fit faire à mon homme quelques obſervations que j'ai trouvé judicieuſes. L..g..t avoit été trois où quatre fois aux ſpectacles de Londres ; il y avoit vu jouer quelques Tragédies ; mais, ne ſçachant point la langue du pays, il n'y pouvoit rien comprendre. Les acteurs n'étoient pour lui que des eſpèces de pantomines ; cependant il s'aviſe d'en devenir le juge le plus rigou-

reux, & les traite avec la plus grande ſévérité; il les trouve trop emphatiques, trop geſticulant, criant au lieu de parler, &c. &c. Ce n'eſt pas tout: ce Journaliſte oſe mander à ſon tribunal la fameux l'incomparable GARRICK, qu'il n'avoit cependant jamais vous jouer; *mais à en juger*, dit-il, *d'après les acteurs actuels, & en lui ſuppoſant encore plus de grimaces d'emphaſe & de geſtes que n'en ont les autres, ce devoit être un Comédien très médiocre, bien audeſſous de nos François, même les plus foibles.* Voila, ſuivant mon camarade, un grand ridicule que ſe donnoit L..g..t. Quoi! Sans voir, ſans entendre, il s'aviſe de juger & de condamner! Quoi! Lui ſeul aura plus de mérite & de gout que tout le Peuple Anglois; &, pendant qu'on regarde à Londres GARRICK preſque comme un Dieu, L..g..t, l'étourdi L..g..t, le met au rang des plus bas Comédiens François. Je ne crois pas après cela, ajouta-t-il, qu'il ait été bien regardé & conſidéreé en Angleterre, & je ne ſuis plus ſurpris qu'il y ſoit reſté ſi peu de temps.

Mon camarade fut très étonné de voir dans une des dernieres feuilles de ce Journaliſte qu'il cherchoit à prouver, que ce n'eſt point la France qui a provoqué la guerre qu'elle à actuellement contre l'Angleterre, & que c'eſt cette derniere Puiſſance qui doit s'en attribuer toute la faute. Ce n'eſt point, dit-il, parceque ce homme eſt bon François qu'il parle ainſi, ce n'eſt pas non plus parce-qu'il le penſe; mais c'eſt qu'il veut faire valoir ſon reſſentiment contre une Nation qui n'a pas aſſez apprécié ſon mérite, & qui ne lui à point érigé de ſtatue.

Nous étions à lire encore les paradoxes de notre hôte, lorſqu'il entra pour prendre mon camarade & le conduire dans la ſalle à manger.

Quand nous fumes à tables, je ſortis de ma re-

traite, &, me mettant ſur une des boucles de mon camarade, je pus facilement diſtinguer l'hôte qui nous traitoit. C'eſt un homme de 44 ans environ, petit, grêlé de petite vérole; mais il a des yeux vifs, &, quoi qu'il ſoit réellement laid, il a, malgré cela, une figure ſpirituelle qui ne déplait pas; ſon air eſt dur, & il paroît ſe croire plus de talens qu'il n'en a effectivement.

Madame faiſoit les honneurs du repas: je trouvai que le portrait que le Flamand en avoit fait la veille étoit encore flatté, car elle m'a paru bien ſale & bien mal-propre. Comme j'étois auprès d'elle, il m'auroit été facile de pouvoir y faire mon habitation. Une ſeule conſidération paroiſſoit m'y engager, c'eſt que je vis ſur ſa tête pluſieurs de mes camarades qu'elle entretenoit très-bien, car ils étoient gras & bien portans; mais, outre que la maîtreſſe ne me plaiſoit pas, ma ſolitude me parut encore préférable à la ſocieté de mes freres, & j'en voulois gouter toutes les douceurs tant que cela étoit en mon pouvoir; ainſi, après mes obſervations ſur l'extérieur, je rentrai dans mon hermitage & me mis à entendre la converſation.

J'avoue que je ne fis pas une grande attention au ſujet que l'on traitoit; il s'agiſſoit de Religion, & Dieu ſcait comme le Catholiciſme eut une grande ſupériorité dans la bouche de tous les convives; j'ai oublié de dire qu'il y avoit à table trois Prêtres qui, par leur état, étoient payés pour vanter la Religion Romaine; mais ce qui me ſurprenoit c'étoit de voir le maitre de la maiſon renchérir encore ſurtout ce que les Prêtres diſoient.

Mon camarade parloit peu ſur cet article; il réfléchiſſoit intérieurement, & voici qu'elle étoit ſon idée. „Le pauvre L..g..t ne croit pas un mot de „la Religion Catholique; il la compare en lui-

„ même à toutes les autres Religions humaines, &
„ il a raison; mais, s'étant fait des ennemis de tous
„ les autres corps de l'état, il a voulu au moins se
„ faire toujours une ressource & s'est jetté du côté
„ du Clergé. C'est là sa sauve garde; cepandant,
„ ajouta mon camarade, je le blâme & le trouve
„ méprisable de parler ouvertement contre sa façon
„ de penser, & de chercher à vouloir prouver aux
„ hommes de ce siècle-cy des choses qu'il regarde
„ comme ridicules & absurdes; c'est un vil métier que
„ celui-là; il est vrai qu'il en tire de l'argent. —
„ Je lui conseillerois donc, après s'être bien enrichi
„ avec ses Annales du dix huitième siècle, de dire à
„ tout le grenre humain, *Messieurs vous n'êtes que*
„ *des sots; n'ayant point de fortune, je me suis joué*
„ *de vos folies pour gagner beaucoup d'argent. Voila*
„ *quel étoit mon but; j'ai réussi; je suis content.* „

L..g..t s'addressant ensuite à mon camarade, lui demanda quelles étoient les occupations qui pouvoiens lui plaire, & à quelles études il s'étoit livré jusqu'à ce moment; celui-cy lui conta son histoire dont voici la substance.

„ J'ai fait de très bonnes études chez les Peres de
„ l'Oratoire, je les ai quittés ensuite pour rentrer
„ dans la maison paternelle, mais l'état de mon
„ pere, & auquel il me destinoit, n'avoit pour
„ moi aucun agrément; il étoit Médecin; je n'ai-
„ mois point à voir disséquer des corps, à assister
„ à des pansemens d'opérations cruelles, à voir
„ languir des malheureux dans des maladies longues
„ & aigues, & ne pouvoir leur donner des remedes
„ certains & salutaires. Mon pere lui-même, de-
„ puis 30 ans qu'il suivoit cette profession, m'a avoué,
„ que la médecine étoit une science occulte, im-
„ pénétrable aux plus grands génies, & que, quand
„ quelques uns de ses malades revenoient en santé,

„ il ne s'en attribuoit point intérieurement la gloire,
„ mais à la Nature ſeule qui avoit agi. — En ce cas,
„ lui dis-je, mon pere, puiſqu'il eſt impoſſible de bien
„ remplir cet état, pourquoi m'y deſtinez vous ? —
„ Parceque, me répondit-il, il faut d'abord commen-
„ cer par ſoi, & dans notre état on peut gagner beau-
„ coup d'argent. Nous ne ſommes, il eſt vrai, que
„ des Charlatans, mais des Charlatans néceſſaires,
„ & dont les hommes ne peuvent ſe paſſer; ainſi
„ autant vaut que vous le ſoyez qu'un autre, puiſqu'il
„ vous rapportera de quoi vivre.

„ Toutes ces conſidérations ne firent aucune im-
„ preſſion ſur moi; j'aimois, préférablement à tout,
„ les Belles-Lettres, la Poéſie, & les ſpectacles; je
„ fis une Comédie, je croiois que c'étoit un chef
„ d'œuvre, & la préſentai à la Troupe Françoiſe
„ qui refuſa de la recevoir; je voulus la faire im-
„ primer, croiant trouver dans le Public de meilleurs
„ juges que parmi les Comédiens; l'ouvrage parut
„ donc ſeulement en étalage devant quelques bôuti-
„ ques de libraire, mais perſonne ne l'acheta. Sça-
„ vez-vous pourquoi ? C'eſt que je n'en avois point
„ envoyé d'exemplaires aux faiſeurs de journaux &
„ que je ne leur avois point été rendre de viſite;
„ de ſorte qu'ils n'ont parlé de moi dans aucune de
„ leurs feuilles & que le Public n'a pu avoir con-
„ noiſſance de ma Comédie.

„ Cependant mon pere voyant que je n'avois
„ aucun gout pour ſa profeſſion, ſe facha & me
„ demanda poſitivement ce que je voulois faire,
„ puiſque je n'étois pas riche; je lui dis que je
„ n'avois d'autre gout que celui de la littérature,
„ & que je déſirois pouvoir m'y livrer. Vous vou-
„ lez donc faire le metier d'Auteur, me répondit-il;
„ fy, c'eſt un métier de gueux qui vous féra végé-
„ ter dans un grenier juſqu'au moment où mourrez

„ de faim. — Mais, lui obſervai-je, mon pere, il
„ y a des auteurs qui ont fait fortune & qui n'é-
„ toient rien auparavent; voyés D'Alembert, La
„ Harpe, Marmontel & mille autres comme eux. —
„ Ceux que vous me nommez là, me repliqua-t-il,
„ ſont la fange de la littérature, ils ne ſont point
„ élevés par leur mérite, n'allez pas vous le figurer;
„ ce n'eſt que la baſſeſſe, la ſervile adulation, la
„ flatterie la plus mépriſable, & des ignominies ſans
„ nombre, qui leur ont procuré une eſpèce de for-
„ tune qu'ils ne méritoient pas; & j'aimerois mieux
„ vous voir apprentif ſavetier que de ſuivre de ſi
„ mauvais exemples. Ainſi détermines vous pour un
„ métier, choiſiſſez celui qui vous plait d'avantage,
„ ſi non je vous abandonne à votre malheureux ſort,
„ & ne veux plus entendre parler de vous; je vous
„ donne trois jours. — Alors il me laiſſa.

„ Bien incertain ſur le parti que je voulois pren-
„ dre, je conſultai un Pere de l'Oratoire de mes
„ amis qui m'engagea à entrer dans la Congréga-
„ tion. C'eſt peut-être la meilleure qu'il y ait dans
„ le monde: on ne s'y occupe que de l'éducation
„ de la jeuneſſe, on n'y fait point de vœux; vous
„ en ſortez quand il vous plait, vous n'êtes lié à
„ rien, ne dépendez de perſonne, & vous reſtez
„ toujours votre maître; vous êtes ſeulement obligé
„ de garder le célibat tant que vous y demeurés,
„ voilà tout. Ce fut donc à cet état que je me fixai.
„ Mon père ne pouvant m'en empecher, je me mis
„ dans la Congrégation de l'Oratoire à l'âge de 23
„ ans, & j'y reſtai 7 ans. Ce qui m'en fit ſortir,
„ c'eſt qu'e j'avois fait connoiſſance d'une perſonne
„ aimable que je voulois épouſer; je l'aimois &
„ j'en étois aime; mais elle avoit de la fortune, &
„ je n'en avois point; de ſorte que ſon pere & mere,
„ pour me donner un congé dans toutes les regles,

„ la marierent malgré elle à un homme riche & „ bête.

„ Il y a déja ſix mois que ce malheur m'eſt arrivé ; „ j'eus beaucoup de peine à m'en conſoler cepandant „ la raiſon a pris le deſſus, &, Dieu-merci, je n'en „ ſuis plus affecté. Maintenant je veux courir après „ la fortune ; voila pourquoi je ſuis avec vous, „ prêt à reſter ici, ſi je crois la trouver, ou à „ l'aller chercher aillieurs s'il le faut."

Je voir, lui répondit L..g..t, que M. votre pere eſt un homme d'eſprit & de jugement ; vous auriez beaucoup mieux fait de ſuivre lss conſeils qu'il vous avoit donnés ; mais il ne faut pas vous déſeſpérer pour cela. Vous voulez être Auter. Hé-bien, faites au moins quelqu'ouvrage qui puiſſe vous rapporter, mais n'imirés pas l'infamie de ces malheureux que vous venez de nommer il n'y à qu'un inſtant, La Harpe, D'Alembert, &c. Ne vous couvrés pas du même opprobre dans lequel ils ſont engloutis ; ce n'eſt point là le moyen, ni de vivre, ni d'être eſtimé. Prenez une route plus glorieuſe & peu connue en France ; allèz à Londres.

Le Souverain de cette nation, ajouta-t-il, eſt comme un homme ſeul à une très bonne table. Un grand nombre de chiens eſt autour de lui. Quelques uns ſont ſes favoris, & il leur diſtribue tous les os de ſes aſſiettes. Les autres en plus grande quantité ne ceſſent d'aboyer, tant contre les favoris, que contre le maître, pour avoir part à la bonné chair que celui-cy peut leur procurer au préjudice des premiers : le pauvre homme n'a pas le droit de les chaſſer, & il eſt obligé de les entendre toujours malgré lui, ou, s'il veut les faire taire, de leur jetter auſſi des os de ſa table.

Comme les Miniſtres, ajouta L..g..t, ne peuvent reſter toujours en place, mettez vous du parti op-

pose; écrivés pour eux, ils n'ont point d'écrivain François dans leur manche; vous leur serez agréable. Ils vous donneront d'abord une pension honette, & ensuite l'augmenteront, s'ils parviennent, à force d'importunité, à chasser ceux qui ont la prédilection & qu'ils désirent pouvoir remplacer. Ce moyen de faire fortune est excellent en Angleterre, quoiqu'en France il vous conduiroit droit à la Bastille, ou à Bissêtre. — Mais, lui observa mon camarade, je n'ai guères de connoissances à Londres, & il me faudroit d'abord la faveur d'un de ces Chiens Anglois qui aboyent si fort. — Ce n'est point là le plus grand embarras, lui répondit L..g..t; &, pour vous être utile, je vais vous recommander à deux de mes amis qui vous mettront au fait de tout. Revenez demain à midi je vous donnerai deux lettres pour Londres.

Tel fut le résultat de la protection de l'Annaliste du dix-huitième siècle: mon camarade en fut très satisfait; il remercia sincèrement L..g..t, prit le lendemain les deux lettres de recommandation, & partit le même jour avec moi pour Ostende, où nous nous embarquâmes dans un des quatre nouveaux paquebots établis par Frédériek Romberg & Compagnie de Bruxelles, & où nous n'avions à craindre aucunes hostilités, étant sous Pavillon Imperial. Nous eûmes un vent assez favorable, & nous arrivâmes le second jour à Londres.

CHAPITRE XVII.

Arrivée à Londres. Visite au Duc d'A..gné nouvelle forme d'Administration que le Roi de France droit établir en Angleterre. Le Duc d'A..gné nommé Viceroi. Lettre de Louis XVI. à ce Duc.

MON camarade resta deux jours à se reposer

de ſes fatigues, & enſuite il penſa ſérieuſement à ſes affaires. Nous allâmes d'abord voir un Duc François à ſa campagne. Ce Duc nous reçut on ne peut mieux, & nous invita de paſſer chez lui quelques jours; ce que nous acceptâmes. Il demanda à mon camarade s'il connoiſſoit la Conſtitution de l'Angleterre, & celui-ci ayant dit qu'il n'en avoit qu'une teinture très-ſuperficielle, Milord lui remit le recueil de tous les diſcours vraiment patriotiques qu'il avoit débités dans le Parlement depuis qu'il avoit été diſgracié par ſon Souverain, & chaſſé du Miniſtère. *Par le détail contenu dans ces diſcours*, lui dit-il, *vous ſaurez bientôt l'état du Royaume, ſa conſtitution, ſa décadence, ſa ruine future; & enſuite je vous inſtruirai des révolutions qui doivent arriver*.

Mon camarade me lut donc ces chefs-d'œuvre d'éloquence; je reconnus facilement que l'auteur étoit un de ces chiens qui aboient pour avoir des os, & que *celui-ci aboyoit bien fort*, parce qu'il avoit jadis goûté de ces os, & que la privation lui en étoit plus cruelle que s'il n'en avoit jamais tâté.

Deux jours après, Milord s'entretenant en particulier avec mon camarade à qui il avoit trouvé de l'eſprit & les talens néceſſaires & convenables à ſes deſſeins, lui dit : « mon ami, voulez-vous être „ mon Sécretaire des Affaires Etrangères? C'eſt la „ partie la plus délicate que je vous confierai; elle „ exigera de votre côté le plus grand ſecret; cependant je ne vous donnerai point de forts appointemens pour le préſent, mais par la ſuite, vous pouvez compter ſur une fortune très-brillante & un „ poſte très-avantageux. „ Mon camarade, à qui il étoit indifférent d'être pour ou contre en pays ennemi, accepta & promit tout ce qu'on voulut.

Alors le Duc lui montra une lettre d'un Miniſtre

François très-connu, contenant la forme de la nouvelle Administration que le nouveau Conquérant de l'Angleterre devoit établir dans ce Royaume. Je fis la plus grande attention à la lecture d'une pièce aussi importante, & je vais en donner à-peu-près le contenu.

LETTRE DE MR. LE COMTE DE V..G..NÉS, MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGERES, A M. LE DUC D'A..GNÉ, A LONDRES.

« Comme nous ne voulons & ne pouvons rien „ faire sans vous en prévenir, M. le Duc, voici le „ projet que nous avons formé dans notre comité, & „ que nous soumettons à vos lumières, en vous „ priant de nous envoyer vos observations au plutôt.

„ Aussitôt que nous serons les maîtres de l'An- „ gleterre, & que nons nous serons assurés du Roi, „ de la Reine, & de toute la Famille Royale, on „ conduira leurs Majestés, avec tous les honneurs „ dus à leur ancienne Dignité, à St. Germain en „ Laye, où ils auront une Cour telle que leurs „ revenus le permettront. Il ne tiendra qu'à eux „ d'être amis du Roi, & de venir le voir à Ver- „ sailles, & dans ses autres Châteaux.

„ Le Roi leur accordera deux millons de rente, „ qui seront payés très-exactement tous les trois „ mois.

„ Le Roi George se désistera de son côté, de „ l'Electorat d'Hanovre en faveur du Prince de „ de Galles son fils, à condition, 1°. que ce jeune „ Prince renoncera à sa Principauté de Galles, & „ n'en portera plus le nom, 2°. qu'il restera tou- „ jours en France où il dépensera les revenus de „ son Electorat.

„ Les autres enfans mâles du Roi George entre- „ ront tous dans l'Etat Ecclésiastique, après avoir

„ préalablement changé de Religion ; on leur don-
„ nera les meilleures Archevêchés de la France, &
„ on leur fera avoir des Chapeaux de Cardinaux.

„ Les Filles ſe marieront à des Princes François,
„ & ſa Majeſté s'obligera de donner à chacune
„ d'elles une dot de deux millions.

„ Ces arrangemens faits pour éviter toutes ſédi-
„ tion & révoltes, vous ſerez nommé VICEROI
„ de l'Angleterre, où il ſera établi un Gouverne-
„ ment Monarchique, comme étant le plus conve-
„ nable au bonheur du peuple.

„ Pour empêcher vos ennemis d'avoir de la ja-
„ louſie contre vous, pour ferez faire le procès à
„ tous les Miniſtres actuels comme CRIMINELS DE
„ LEZE-MAJESTÉ DU PEUPLE ANGLOIS, & vous
„ les enverrez tous à *Tiburn*, où ils ſeront exécutés
„ aux acclamations & cris de joie de tous les
„ aſſiſtans.

„ Toutes les taxes & les impôts actuellement ſub-
„ ſiſtans en Angleterre ſeront continués dans leur
„ état actuel, juſqu'à ce Sa Majeſté puiſſe, pour
„ le bien de ſes ſujets, en diminuer le poids ; à
„ l'exception des droits d'entrée en Angleterre ſur
„ les ſeuls vins de France, étant naturel que les
„ peuples d'une même domination jouiſſent du pro-
„ duit reſpectif de leurs terroirs,

„ La première choſe à laquelle vous vous oc-
„ cuperez comme la plus eſſentielle & la plus ſûre
„ pour maintenir l'Autorité du Roi, ſera de *faire*
„ *fortifier la tour de Londres, d'y conſtruire des forts,*
„ *& de la mettre* A L'INSTAR DE LA BASTILLE A
„ PARIS.

„ Les LETTRES DE CACHET AURONT LIEU EN
„ ANGLETERRE, comme en France ; vous ſeul en
„ aurez la diſtribution à votre gré, ſuivant l'exi-
„ gence des cas & votre prudence ordinaire.

„ Quand à la Religion, comme les hommes ne
„ croient plus à toutes les ſuperſtitions des derniers
„ ſiècles, toutes les Sectes ſeront tolérées en An-
„ gleterre, avec la ſeule différence que perſonne ne
„ pourra exercer aucun poſte public ſans être de
„ l'Egliſe Romaine; vous êtes prié en conſéquence,
„ M. le Duc, de donner l'exemple de cette ſou-
„ miſſion à la vololonté de Celui que vous repré-
„ ſenterez.

„ IL N'Y AURA PLUS DE PARLEMENT D'ANGLE-
„ TERRE DANS LA FORME DE CELUI ACTUEL, ce
„ qui ôtera toute idée de révolte & conſervera la
„ paix intérieure, en prévenant toutes les diſſen-
„ tions & les guerres civiles; mais on établira dans
„ les différentes Provinces de ce Royaume, divers
„ Parlemens, dont les charges ſeront vénales, ainſi
„ que ſont établis les Parlemens en France.

„ Tous ces Parlemens jugeront ſeulement les pro-
„ cès des parciculiers, & ſe contenteront d'enre-
„ giſtrer, *purement & ſimplement*, les Edits & Dé-
„ clarations du Roi, à la première ſommation qui
„ lui en ſera faite. S'ils juge à propos, pour le
„ bien des peuples, de faire quelques Remontran-
„ ces, ce ne ſera qu'après l'enregiſtrement. S'ils
„ contreviennent à cet ordre, ils ſeront ſupprimés,
„ le prix de leurs Charges ſera confiſqué au profit
„ de Sa Majeſté, & l'on créera de nouveaux Par-
„ lemens qui ſeront plus raiſonnables & plus ſoumis.

„ Le Viceroi nommera à toutes les Charges,
„ Emplois & Gouvernemens, tant civils que mili-
„ taires, à la charge néanmoins par ceux qu'il aura
„ choiſis de faire agréer leurs nominations dans le
„ délai de ſix mois par Sa Majeſté.

„ Pour qu'il n'y ait plus d'antipathie, ni d'animo-
„ ſité entre les deux Peuples, *Anglois & François*,
„ & qu'il n'y ait point de prédilection marquée,

„ dans tous le actes qui seront faits en Angleterre
„ au nom de Sa Majesté, elle sera qualifiée de Roi
„ D'ANGLETERRE, DE FRANCE, & de Navarre, &
„ la ville de Londres, sera désignée sous titre de
„ *Sa Bonne Ville*, ainsi que celle de Paris.

„ Il y aura habituellement en Angleterre 50000
„ hommes de troupes règlées, non compris les mi-
„ lices; elles seront toujours prêtes à marcher aux
„ premiers ordres que le Viceroi leur donnera. Tels
„ sont, à-peu-près, M. le Duc, les ordres que nous
„ comptons faire exécuter aussitôt que Sa Majesté
„ sera reconnue Souveraine de votre pays. Nous
„ en avons conféré avec Elle; elle s'en rapporte à
„ vous pour coopérer au mieux possible, & vous
„ recevrez par le même courier une lettre qu'Elle a
„ bien voulu écrire Elle-même; je ne doute pas de
„ toute l'affection qui y règne & que vous méritez
„ à tant de titres. Je suis, &c.

„ Signé, DE V..G..NES. „

Mon camarade lut aussi la lettre de Louis XVI dont il est fait mention dans celle ci-dessus. Elle est trop à l'honneur du Duc à qui elle est addressée, pour que je n'en fasse pas aussi mention; la voici.

LETTRE DU ROI DE FRANCE AU DUC D'A....GNÉ.

„ *Le Compte fidèle que l'on m'a rendu, mon Cou-*
„ *sin, des preuves sans nombre de votre attachement*
„ *à ma Personne Sacrée, & de votre zèle à soutenir*
„ *mes intérêts & ma gloire, ne me permet point de*
„ *douter de votre fidélité & de la continuation de vos*

„ *ſervices ; en conſéquence je vous nomme pour gou-*
„ *verner en mon nom toute l'Angleterre, ſous le titre*
„ *de* VICEROI, *& vous recommande de traiter mes*
„ *nouveaux ſujets avec toute la douceur qu'il con-*
„ *vient, & la même affection que j'ai pour eux. Sur*
„ *ce que je prie Dieu, mon Couſin, qu'il vous ait en*
„ *ſa ſainte garde.* „

Signé, LOUIS.

CHAPITRE XVIII.

Nouveaux malheurs arrivés à l'Auteur; il perd ſon camarade de voyage. Il a une cuiſſe & deux pattes brûlées; il va dans une lettre chez l'Auteur du G.n..ral Advertiſer; manufacture d'abominations contre le Gouvernement. Le Pou, après deux jours de jeune, trouve enfin un maître Anglois.

VOILA, dis-je alors en moi-même, de grandes choſes; il paroît qu'il y aura ſous peu de temps de furieuſes révolutions en Europe, & Milord-Duc y jouera un rôle des plus intéreſſans. Il faut que ce ſoit un homme de très-grand mérite, & *qu'il aime furieuſement ſa patrie* au point de tenter tous les moyens poſſibles de la délivrer des Miniſtres actuels qui, ſous le nom du Roi, ne font que la tiranniſer; tels étoient mes raiſonnemens, lorſqu'ils me prit fantaiſie de vouloir examiner particulièrement ce perſonnage important; je me plaçoit donc, le plus

plus haut que je pus, ſur la tête de mon camarade, dans un inſtant où il avoit un entretien particulier avec Milord-Duc; mais à peine fus-je à ce poſte que mon camarade s'aviſa, je ne ſais pourquoi, de remuer la tête; je ne pus ſoutenir ce mouvement auquel je ne m'attendois pas, & je tombai ſur une lettre que Milord-Duc venoit d'achever, & ſur laquelle il mettoit de la poudre pour faire ſécher l'encre dont il s'étoit ſervi; de ſorte que, me trouvant collé à cette liqueur, on ne fit point attention à ma perſonne, & je fus enveloppé dans cette lettre, lorſqu'on la plia.

Ma nouvelle poſition devenoit bien critique; je regrettois la perte de mon cher camarade de voyage, le meilleur des maîtres qui ne m'avoit jamais maltraité, & qui avoit pour moi tous les ſoins poſſibles. Il eſt vrai que je ne l'avois preſque jamais inquiété, je n'avois jamais cherché à lui faire la moindre bleſſure qui pût l'offenſer; &, quand la néceſſité me forçoit, pour ma ſubſiſtance, à lui faire quelque piquure, je le faiſois le plus légerement que je pouvois, & toujours pendant la nuit, pour qu'il ne s'en apperçut pas.

D'un autre côté, qu'allois-je devenir? Où cette lettre qui me ſervoit de priſon alloit-elle être tranſportée? A quel nouveau maître allois-je m'attacher? Un Pou FRANÇOIS! Comment Meſſieurs les Anglois le conſideroient ils, & quels traitemens devoient-ils lui faire éprouver? Toutes ces idées me tourmentoient beaucoup, lorſqu'un ſupplice nouveau vint me faire reſſentir les douleurs les plus vives & les plus aigues. Une cire bouillante & enflammée, tombant à gros bouillons preſque perpendiculairement ſur la partie du papier à laquelle j'étois collé, me fit pouſſer les cris les plus perçans; mais le bourreau qui cauſoit tout mon

mal n'y fit pas la moindre attention ; malgré ce tourment terrible, j'eus aſſez de courage & de force pour pouvoir quitter l'endroit où j'étois, & j'en aurois peut-être été totalement délivré, ſi une pierre, d'une lourdeur énorme, ne fut venue à la traverſe ſur cette huile bouillante, & ne m'eut écraſé une cuiſſe entiere & deux pattes. Je perdis à l'inſtant toute connoiſſance, tant la douleur étoit violente ; &, quand je la recouvrai au bout de quelques minutes, je fus ſurpris de voir que cette huile qui m'avoit ainſi eſtropié étoit froide comme le marbre. A l'égard de ma pauvre cuiſſe, elle y reſta enclavée ; encore fus-je très-heureux, dans mon malheur, d'en être réchappé à ſi bon marché. Une cuiſſe de plus ou de moins ne m'empêchera pas d'aller ; je m'en ſuis donc conſolé, & j'ai très-bien fait, car il n'en auroit été ni plus ni moins. Suivons donc le cours des autres évenemens peut-être plus importans pour la plus part de mes lecteurs que mes accidens particuliers auxquels ils ſont réunis.

Cette miſérable lettre étoit adreſſée avec d'autres papiers, à un certain Auteur d'une feuille qui ſe diſtribue tous les jours à Londres ſous le titre d'*Avertiſſement Général*, & les papiers étoient pour être inſérés dans ces feuilles continuelles qui nouriſſent la mélancolie & la mauvaiſe humeur du peuple Anglois.

L'Ecrivain décacheta donc la lettre, & me rendit à la liberté. Il m'apperçut ; mais, me prennant pour un grain de poudre, il ſoufla ſur moi, & me jetta ſur une table très-grande, couverte de différens papiers, les uns manuſcrits, les autres imprimés. Je paſſai ainſi deux jours ſans boire, ni manger, n'ayant pu trouver l'occaſion de parvenir ſur quelque nouveau protecteur qui voulut bien ſe charger de moi.

Ce jeune rigoureux me fit beaucoup ſouffrir, ſurtout après le ſupplice que je venois de ſubir.

Je n'avois donc d'autre occupation que d'entendre parler continuellement des affaires de l'Etat; & Dieu ſait le tableau effrayant que l'on faiſoit de la pauvre vieille Grande-Bretagne.

A entendre les uns, elle étoit aux abois, n'avoit aucune reſſource en elle-même; le crédit public étoit perdu, le commerce anéanti.

A en entendre d'autres, la patrie n'avoit pas de plus grands ennemis que les Miniſtres du Roi; eux ſeuls étoient la cauſe de la révolte des Amériquains & les auteurs de la guerre contre les François & les Eſpagnols, qui n'agiſſoient qu'en récriminant: pluſieurs ſoutenoient que ces Miniſtres s'entendoient avec les François & les Eſpagnols, & même avec les Amériquains, qu'ils vouloient, par des manœuvres exécrables, trahir leur nation & leur Souverain, & livrer l'Angleterre à leurs ennemis extérieurs: preſque tous concluoient qu'ils méritoient la mort, & que c'étoit à la Nation à ſe rendre juſtice.

Il ſe trouvoit même des effrenés qui pouſſoient l'inſolence juſqu'à donner à entendre qu'on devoit ſe défaire d'un Monarque aſſez foible pour s'en rapporter à des Miniſtres incapables d'aucun bien & indignes de toute confiance; on citoit, pour exemple, l'exécution du malheureux Charles I.

D'où partoient ces germes de ſéditions, qui ne rendoient qu'à révolter tous les Anglois contre leur Souverain & la conſtitution de leur Gouvernement? De gens qui, comme je l'ai appris par la ſuite, ne cherchoient qu'à chaſſer les Miniſtres, & à s'emparer de leurs places; de gens qui n'avoient ni amour ni affection pour leur patrie, quoiqu'ils en euſſent les dehors, mais qui ne penſoient qu'à eux; de

gens qui désiroient que l'Angleterre fut écrasée par ses ennemis, pour avoir le plaisir de dire, " on n'a ,, pas voulu nous écouter, en voilà les conséquen-,, ces; nous les avions bien prédites; voilà ce que ,, c'est de n'avoir pas suivi nos conseils;" de gens qui, cherchant à nager en eau trouble, espéroient que, dans le délabrement universel de la nation, on viendroit à leur confier les rênes du Gouvernement; de gens enfin qui avoient même des liaisons secretes avec les ennemis de l'état, & qui comptoient parvenir aux premieres places du Royaume, s'il tomboit dans des mains étrangeres.

Le lieu où je me trouvois étoit la manufacture générale de toutes ces abominations; on y envoyoit des matériaux de tous les côtés; on en payoit une partie; les auteurs de l'autre se trouvoient encore très-satisfaits de pouvoir décharger leur bile & leur animosité, sans qu'il leur en coutât la moindre chose; mais tous, comme de vils serpens, n'osoient jamais se faire connoître, & empruntoient de noms supposés.

J'ignorois dans cette situation les motifs qui portoient ces malheureux à se déchaîner ainsi contre leur patrie, n'en ayant eu connoissance que par la suite, comme je l'ai déjà dit, & je les regardois comme des héros, enflammés de l'amour patriotique, qui, pour le bien de la nation, pouvoient tout craindre de Ministres puissans, & couroient les risques d'éprouver leur ressentiment & leur vengeance. Celui que je regardois avec le plus d'admiration étoit le rédacteur même de cette feuille, qui, se faisant seul connoître ouvertement, paroissoit affronter impunément tous les dangers, & se présenter aux coups que ses ennemis pouvoient lui porter. Je fis donc tous mes efforts pour tâcher de parvenir jusqu'à lui; j'attaquai une de ses manches,

& j'étois ſur le point de réuſſir dans cette entreprise, lorſque le malheureux qui avoit une viſite importante à faire, tira une petite broſſe qu'il avoit dans ſa poche pour nettoyer ſon habit, &, dans le moment où je m'y attendois le moins, il la paſſa à l'endroit où j'étois, & me fit tomber ſur ſon mouchoir placé ſur le bord de la table que je venois de quitter, & qu'il mit dans ſa poche. Nouvelle infortune qui me mettoit encore au déſeſpoir : heureuſement qu'elle ne fut pas de longue durée. Car mon homme ne fut pas plutôt auprès de celui qu'il alloit voir, que, ſe ſervant de ſon mouchoir, j'en échappai, me gliſſai, quoiqu'avec peine, ſur l'épaule de ce dernier, & delà je parvins ſur ſa tête.

CHAPITRE XIX.

Milord Sh... eſt le nouveau Maître du Pou ; il devient Viceroi d'Irlande pour le Roi d'Eſpagne ; ſes relations avec le Confeſſeur de S. M. C. Décrets du Roi d'Eſpagne ; nouvelle forme d'Adminiſtration en Irlande ; l'Inquiſition y eſt établie ; Adreſſe de la ville de D..b..n au Roi d'Eſpagne.

J'AVOIS, je l'avoue, grand beſoin de ce reſtaurateur pour recouvrer mes forces perdues tant par la brûlure de ma cuiſſe & de mes deux pattes, que par l'abſtinence rigoureuſe qui avoit ſuivi ce cruel ſupplice. La nourriture que je pris dans cette nouvelle auberge étoit forte & ſucculente. C'étoit la quinteſſence des meilleurs *roaſt beefs* de l'Angleterre, quoique mon hôte ne fut pas lui-même des plus gras du pays, mais il n'en

étoit pas moins bien nourri. Etant logé chez lui, je pus facilement le connoître, & voici ce que j'en ſais. Milord Sh..b...e eſt, comme Milord Duc, un des oppoſans les plus acharnés au Gouvernement; il y a jadis figuré: & ſon reſſentiment d'avoir été expulſé par des gens qu'il regarde bien au-deſſous de lui, eſt un des puiſſans motifs de ſa conduite actuelle. Il a fait tous ſes efforts pour pouvoir rentrer en faveur; mais, voyant qu'il lui étoit impoſſible de réuſſir, il a pris une route toute oppoſée: quoiqu'ami en apparence de Milord-Duc, & quoiqu'il paroiſſe en adopter les ſentimens, il ſeroit jaloux ſi celui-ci attrappoit, d'une manière ou d'une autre, quelque choſe qu'il croit mériter mieux que lui; en conſéquence, il crie & ſe déchaîne, comme Milord-Duc, contre le Roi, & ſes Miniſtres; &, faute de pouvoir obtenir ce qu'il déſire, il s'eſt retourné d'un autre côté, & dreſſe ſes batteries pour s'élever ſur les ruines de l'Angleterre. Se doutant que la Cour de France tramoit ſourdement une correſpondance avec Milord-Duc, il s'eſt jetté dans le parti du Roi d'Eſpagne, & il n'y à pas fait juſqu'ici de mauvaiſes affaires; car les choſes, réuſſiſſant ſuivant ſes déſirs, il ſe trouvera en Irlande au même point d'élévation que Milord-Duc doit avoir en Angleterre.

On ne peut avoir aucun doute ſur la vérité de ces faits; ils ſont conſtatés dans les actes les plus ſérieux que mon nouveau maître m'a lus plus d'une fois; il en étoit ſi enthouſiaſmé, qu'il les avoit preſque toujours ſous les yeux, quand il étoit ſeul.

Mais quelle relation avoit-il, & a-t-il encore auprès du Roi d'Eſpagne pour la réuſſite de ſon entrepriſe? La meilleure qui ſoit au monde. *Le Confeſſeur de Sa Majeſté.*

Voici ce que le bon Pere en Dieu lui mandoit dans la troisième lettre qu'il lui adresse.

Lettre du Confesseur du Roi d'Espagne au Lord Sh..b..e.

« Ce n'est point sans peine, Milord, que S. M. C.
„ veut bien se déterminer à vous préférer, dans
„ le glorieux poste de son Viceroi en Irlande, à
„ tous ses plus fidèles sujets. Outre les raisons po-
„ litiques que je lui ai alléguées pour vous choisir,
„ j'ai été obligé de prendre le flambeau de la Re-
„ ligion pour aller à votre secours; *je lui ai dit que,*
„ *par une révélation particulière de la Ste. Vierge Im-*
„ *maculée, je savois la volonté de Dieu*, & qu'il vous
„ avoit déjà inscrit au Livre des Destins pour conso-
„ lider la véritable Religion dans le Royaume d'Ir-
„ lande, au nom de S. M. C. que vous représente-
„ rez. Mais, Milord, vous ne pouvez espérer de
„ monter à ce poste qu'en promettant sous serment
„ de remplir exactement tous les articles contenus
„ dans le *traité secret* que je vous envoye; &, aussi-
„ tôt que je serai sûr de votre façon de penser à cet
„ égard, je vous ferai passer le décret qui vous éle-
„ vera à cette illustre Vice-Royauté, &c. "

Ce traité particulier est trop important pour n'en pas faire mention ici.

Traité secret du Roi d'Espagne avec le Lord Sh..b..e.

Ordre que moi le Roi veux qui soit tenu dans mon Royaume d'Irlande.

Art. 1. Il n'y aura que la seule Religion Catholique dans toutes les parties de ce Royaume;

tous les Huguenots feront tenus dans les huit premiers jours de mon regne de fe convertir à la foi, finon feront chaffés de tous mes Etats, & tous leurs biens confifquées au profit des bons Religieux qui voudront y vivre dans la retraite & dans la contemplation des merveilles de la Sainte Trinité.

2°. Il y aura dans toute l'Irlande dix Evêques que je ferai nommer par le St. Pere le Pape, ainfi qu'un Archevêque, dont le fiège fera à Dublin.

3°. LA SAINTE INQUISITION SERA ÉTABLIE DANS LES PRINCIPALES VILLES DE CE ROYAUME, ET LE TRIBUNAL SUPÉRIEUR SERA DANS LA CAPITALE le tout pour la propagation de la Foi & la tranquillité de ces nouveaux Etats; car c'eft à ce faint établiffement que je dois le repos de mes autres Royaumes qui n'ont jamais éprouvé de guerres civiles pour fait de Religion, ainfi qu'il y en a eu tant, en France, en Angleterre, & ailleurs.

4°. Les Irlandois auront la liberté de commerce dans toute l'Europe, ainfi & de la même manière qu'en jouiffent mes autres Sujets de mes différens Royaumes.

5°. Comme l'Angleterre proprement dite va appartenir à mon cher frere LE ROI DE FRANCE, les Irlandois pourront également commercer dans ce pays, fans aucunes taxes ni impôts; Je les relève dès à préfent de tous les droits établis fur leurs manufactures & leurs fabriques.

6°. Il n'y aura plus de Parlement en Irlande; Je caffe dès à préfent celui qui y exifte. Quand mes Sujets de ce Royaume auront quelques graces à demander, ou quelques repréfentations à faire, ils s'adrefferont directement à Moi, & ma bonté pourvoiera à tous leurs befoins.

7°. Auffitôt l'inftallation de mon Viceroi, il fera faire dans tout ce Royaume la recherche la plus

exacte de tous les livres contre la Religion, & les fera brûler en place publique dans chaque ville où ils auront été trouvés, il n'y en aura d'autres dans toute l'Irlande que ceux qui ſont approuvés par la Sainte Inquiſition dans tous mes Etats ; & pour cet effet, on les traduira ſur le champ dans la langue du pays.

Milord SH..B..E ayant ſouſcrit à tous ces articles, & promis de les faire exécuter dans la plus grande rigueur, abjura en même temps ſa Religion pour adopter la ſeule qui pouvoit le ſauver, & il reçut peu de temps après, le Décret & la lettre ſuivante.

Décret de sa Majesté Catholique, qui nomme Milord SH..B..E Viceroi d'Irlande.

Don Carlos, par la Grace de Dieu, Roi de Caſtille, de Léon, d'Arragon, des deux Siciles, de Jéruſalem, de Navarre, de Grenade, de Tolede; de Valence, de Galice, de Majorque, de Séville, de Sardaigne, de Cordoue, de Corſe, de Murcie, de Jaen, des Algarves, d'Algéſire, de Gibraltar, des Isles Canaries, des Indes Orientales & Occidentales, des Isles & Terres Fermes de l'Océan & d'Irlande ; Archiduc d'Autriche, Duc de Bourgogne, de Brabant, & de Milan, Comte de Habsbourg, de Flandres, de Tirol, & de Barcelone; Seigneur de Biſcaye, & de Molina, &c : A ceux de mon Conſeil, au Préſident, & aux Auditeurs de mes Audiences & Chancelleries, aux Alcades & Alguaſils de mes Maiſon & Cour, aux Corrégidors, Aſſiſtans, Gouverneurs, Alcades Majors &

Ordinaires tant de ma Couronne, que des Seigneuries & Ordres, & à toutes autres Perſonnes de quelque état, qualité, & condition qu'elles ſoient dans les cités, villes & lieux de mes Royaumes & Seigneuries, SAVOIR FAISONS que J'ai jugé à propos d'adreſſer à mon Conſeil un Décret ſigné de ma main & conçu en ces termes.

" AYANT, par la miſéricorde de Dieu, réuni ſous ma domination le Royaume d'Irlande, avec toutes les cités, villes, forts, châteaux & isles en dépendans. Le premier de mes devoirs eſt de commencer par les mettre ſous la protection immédiate de la très-Sainte Trinité ; & le ſecond, de les gouverner en bon pere, ainſi que J'ai fait juſqu'ici pour mes autres Sujets.

" J'ai donc cru en premier lieu devoir n'y établir que la Sainte Egliſe Catholique, Apoſtolique, & Romaine, dans laquelle nous vivons, & hors laquelle il n'y a point de ſalut : en conſéquence J'ordonne à tous les Infidèles, Hérétiques, & Schiſmatiques, qui ſe trouvent actuellement en Irlande, & qui ne voudront pas ſe convertir à la Foi, de ſortir de ce Royaume dans huit jours, à compter de celui de la notification qui y ſera faite du préſent Décret.

" Je déclare tous leurs biens confiſqués à mon profit, & J'ordonne qu'ils ſeront vendus dans ſix mois de ce jour, pour, les deniers provenans de la vente qui en ſera faite, être ſéqueſtrés, & enſuite employés à l'établiſſement de Couvens, tant d'hommes que de femmes, qui voudront, pour la plus grande gloire de Dieu, s'y retirer & ſervir, tant par leurs travaux, que par leurs exemples, à l'édification de leurs freres.

" J'établis auſſi dans tout ce Royaume, la Sainte

Inquisition, ainsi qu'elle exîste, à la satisfaction générale, dans mes autres états.

" En second lieu, l'Administration civile & militaire sera aussi la même que dans mes autres Royaumes. Je supprime le Parlement d'Irlande comme contraire au Gouvernement Monarchique, & capable de pouvoir fomenter des divisions & de troubles.

" Il y aura toujours un *Viceroi* qui sera sa résidence à Dublin, & qui maintiendra dans tout ce Royaume, sous mon nom, l'ordre & la tranquillité qui doivent y regner.

" *Je nomme dès à présent, pour remplir cette place* DON SH..B..E, connu jusqu'ici sous le nom de *Grand d'Espagne de la première classe*, & en qui J'ai toute confiance, par l'attachement qu'il a à ma Personne Sacrée, & le zèle qu'il témoigne pour la propagation de la Sainte Foi.

" J'entends & ordonne que tous mes Sujets le reconnoissent pour tel en Irlande, & qu'on obéisse à ses Décrets, comme si ils étoient émanés de Moi-même.

" J'accorde à tous les Irlandois les mêmes privileges qu'à mes autres Peuples ; Je supprime, dès à présent tous les droits précédemment établis sur leurs fabriques & manufactures.

" Le Conseil aura soin d'expédier les ordres & les avis nécessaires pour que tous mes Sujets soient informés de ma présente Résolution Royale. "

A Aranjuez, le premier jour de mon Regne en Irlande.

Signé, MOI, LE ROI.

LETTRE DU ROI CATHOLIQUE, A MILORD SH..B..E, GRAND D'ESPAGNE DE LA PREMIERE CLASSE, VICEROI D'IRLANDE.

« Mon Décret royal ci-dessus ayant été publié » dans mon Conseil, il en a ordonné l'execution; &, » pour cet effet, il a fait publier les présentes : en » conséquence Je vous ordonne qu'aussitôt que » vous aurez reçu mondit Décret, & que vous au- » rez vu ma Résolution y contenue, vous en qua- » lité de mon Viceroi en Irlande, l'observiez, ac- » complissiez, & exécutiez, & la fassiez observer, » accomplir, & exécuter en tout & partout, con- » formément à sa teneur, donnant les ordres & » faisant les dispositions convenables, afin qu'il » conste à tous mes Sujets d'Irlande de madite » Détermination Royale; car telle est ma Volonté. » Et à la copie imprimée de la présente cédule cer- » tifiée par Don Antonio Martinez Salazar, mon » Secretaire Greffier des Résolutions, & le plus » ancien Ecrivain de la Chambre & Gouverne- » ment de mon Conseil, la même foi sera ajoutée » qu'à l'original.

» Donné à Aranjuez, le premier de notre Regne » en Irlande.

(Signé) » MOI, LE ROI.

Plus bas est écrit: *Don Juan Francisco de Lastire, Secrétaire du Roi, notre Seigneur, ai écrit la présente par son ordre.*

Signé de plus: *Don Manuel Ventura Figueroa, Don Manuel de Villafane, Don Manuel Doz, Don Raymundo de Irabien, Don Blas de Hinojosa.*

Registré: *Don Nicolas Verdugo.*

Il faut avouer, dis-je en moi-même, que Milord-Duc & mon patron ſavent très-bien tirer leur épingle du jeu; mais, ajoutois-je, *ils vendent la peau de l'ours, avant de l'avoir jetté par terre;* ſi Meſſieurs les Rois de France & d'Eſpagne comptent ſans leur hôte, les Vicerois n'auront pas de grandes Vice-Royautés. Ces obſervations m'intriguoient, & j'ignorois quel étoit le deſſous de carte d'après lequel on avoit tant de confiance, lorſqu'il fut remis de la part de tous les bons Catholiques d'Irlande à mon Viceroi l'adreſſe ſuivante pour être par lui préſentée au Roi d'Eſpagne.

Adresse de la Ville de D...b...n, a sa Majesté Catholique.

„ Très Gracieux Souverain,

„ Nous, les Chefs, les Communes, & citoyens Catholiques de l'ancienne & loyale ville de D..b..n, demandons la permiſſion d'approcher le pied de Votre Trône Royal, pour Vous offrir nos cœurs, & Vous faire le don de nos perſonnages & de nos biens, comme A NOTRE SEUL ET UNIQUE SOUVERAIN, que Dieu nous a donné dans ſa grace & miſéricorde.

„ Nous avons été excédés par un Peuple qui devoit nous traiter en frères, & nous a cependant fait continuellement ſubir le joug de la ſervitude. Toutes nos repréſentations & nos ſuppliques à l'effet d'alléguer le poids des fers que des Miniſtres durs & cruels appéſantiſſoient ſur nous, ont été infructueuſes. Toutes les fois que nous nous

ſommes préſentés, nous avons été rejettés, & mépriſés. Nous devions vivre ſous un Gouvernement libre & nous étions eſclaves. Si l'on avoit l'air de nous accorder quelque juſtice que l'on affectoit de regarder comme une faveur, on y mettoit des eſtrictions injuſtes & impolitiques, qui en diminuoient & altéroient l'efficacité.

C'eſt donc avec la plus grande ſatisfaction que nous avons voulu Très-Haut prendre en main notre défenſe, & nous retirer de cette cruelle ſervitude. Il nous confie à un Monarque pieux, bon, juſte, & rempli d'attachement pour ſes ſujets. Il ſoutiendra la gloire du Roi des Rois; il amenera l'abondance dans nos contrées, & fera fleurir nos manufactures & notre commerce. Il nous donne déjà pour ſon Repréſentant un de nos compatriotes, *ſage*, *vertueux*, DÉSINTÉRESSÉ, que nous aimons & qui nous aime. Nous ſommes donc, SIRE, pénétrés de la plus vive reconnoiſſance pour Votre Auguſte Perſonne; nous ne ceſſerons de bénir le Ciel de nous avoir mis ſous Votre Protection, & nous le ſupplierons de Vous accorder, & à Votre Auguſte Famille, des jours longs & proſpérés. Ce ſont les ſincères & affectionnés ſentimens & ſouhaits des très-loyaux & à jamais fidèles Sujets de Votre Majeſté.

Signé au Novembre de 380.

CHAPITRE XX.

Assemblée importante chez le Marquis de R..K..M ; il est nommé par le Congrès Amériquain PROTECTEUR DE LA LIBERTÉ ECOSSAISE. *Résolutions du Congrès ; nouvelle forme d'Administration en Ecosse. Le Protecteur a une Cour & des Ambassadeurs chez tous les Souverains de l'Europe.*

JE vécus pendant plus de quinze jours sur la tête de Milord Viceroi ; j'y étois encore dans la solitude, mais elle m'étois toujours agréable & les nouvelles importantes que j'apprenois chez lui tous les jours occupoient mon temps, & chassoient l'ennui qui auroit pu m'attaquer. Mon Protecteur recevoit beaucoup de visites : tantôt c'étoit des gens qu'il occupoit à décrier le Gouvernement actuel ; tantôt c'étoit des émissaires chargés de fomenter des troubles & des séditions en Irlande en faveur de Sa Majesté Catholique : un jour nous tenions des conférences avec le Viceroi d'Angleterre, *pour concerter les discours patriotiques qu'ils devoient l'un & l'autre réciter dans le Parlement, & pour augmenter, à force d'argent & de promesses, le nombre des Opposans dans le Parlement prochain :* un autre jour nous donnions un grand repas à plusieurs membres de la Majorité, & *nous en mettions plusieurs dans notre parti.* Voilà quelle étoit notre conduite, lorsque mon maître fut invité à dîner chez M. Marquis de R..K..M, où il

devoit ſe tenir dans la ſoirée une aſſemblée importante pour les affaires de l'Etat. Mon Protecteur ſe rendit à l'invitation & m'y conduiſit. Je mis toute mon attention à connoitre ces différens perſonnages, pour enſuite apprécier leur mérite, & m'inſtruire à fonds de leurs deſſeins : je les examinai pendant tout le repas qui ſe paſſa en propos indifférens, mais à travers lesquels on voyoit bien l'eſprit de parti qui les animoit. Je vais eſquiſſer le portrait de quelques uns de ces grâves Sénateurs, avant que de rendre compte des objets qui ont été agités dans cette Auguſte Compagnie.

1°. Le maître de la maiſon, ancien Miniſtre des Finances ; c'eſt un homme laid, petit, maigre & noir; il a les yeux enfoncés, & porte perruque; il jouit d'environ 60 ans & de 40,000 l. ſter. de rente; il eſt indigné contre le Roi d'Angleterre de ce qu'ayant eu autrefois ſes bonnes graces, il n'a pu les conſerver, & employe tout ſon crédit & ſon argent pour faire culbuter ſon ſucceſſeur & les autres Sécretaires d'Etat.

2°, Charles F..x; un homme fin & ruſé, gros & court, prodigue & ruiné, qui cherche à s'accrocher où il peut, & *qui eſpère faire fortune dans la Minorité*, puiſqu'on ne veut point de lui dans la Majorité.

3°. Le Général B..G..E, partiſan zélé de l'Oppoſition. Les Miniſtres actuels avoient cru qu'en le mettant à la tête d'une armée, il abandonneroit ſes premiers amis pour ſervir fidélement ſa Patrie & ſon Prince: *ce brave homme, ferme à ſes premiers attachemens, a accepté le commandement de ces troupes & les a livrées aux Amériquains, en ſe rendant lui-même avec elles priſonnier de guerre.*

4°. L'Amiral par Excellence ; c'eſt le nom que lui donnoient les autres convives. Cet homme, d'une expérience

expérience consommée, quoique opposé au parti du Roi & des Ministres, & quoique parent de Milord-Duc, fut choisi par S. M. *pour commander une flotte considérable, & attaquer celle des François qui étoit inférieure :* mais, d'après les conseils de son cousin, & les in térets de son parti, il n'a point fait usage de ces forces c'est conduit de manière qu'il n'a remporté aucun avantage sur les ennemis, quoiqu'il leur fut supérieur en nombre & *les a, au contraire, mis dans le cas de pouvoir se vanter avec raison d'être les vainqueurs.*

5°. Milord-Duc, celuy qui m'à fait subir le suplice cruel dont j'ai parlé, en me brulant ma cuisse & mes deux pattes.

6° L'Eveque de P... B... GH; Je ne me serois point attendu à trouver un Prélat dans cette assemblée.

7°. Et enfin, mon maitre & mon protecteur, le Viceroi d'Irlande.

Quand la séance s'ouvrit, M. le Marquis, en qualité de Président, se leva, & dit :

Discours interessant du Marquis de R...K...M.

„ Messieurs,

„ Les motifs, d'après lesquels je vous ai prié de „ vous rendre en ce lieu, & les objets que nous de- „ vous discuter & déterminer sont de la plus grande „ importance ; j'espere que vous voudrez bien y faire „ la plus sérieuse attention : j'entre en matière.

„ Jusqu'icy nous n'avons tous été réunis que dans „ un seul point ; *notre haine contre les Ministres* „ *actuels & notre intention de parvenir à les expulser.* „ Nos démarches, pour parvenir à ce but, ont été „ uniformes : mais qu'avons nous pu obtenir ? Seu-

„ lement de décrier dans l'esprit du peuple ces gens
„ que nous ne pouvions souffrir ; & de préparer
„ une révolte, lorsque nous la jugerons nécessaire.
„ Quant au Roi, fermement persuadé du mérite
„ *imaginaire* de ses favoris, il leur est, dans le
„ moment actuel, encore plus attaché que jamais.

„ Les ennemis de la Grande Bretagne QUE NOUS
„ LUI AVONS HEUREUSEMENT SUSCITE'S ont dressé
„ toutes leurs batteries pour s'emparer de notre Pays ;
„ l'invasion va être faite, on le sait, on le craint ;
„ & cependant il n'a été pris par le Gouvernement
„ aucune mesure juste pour s'y opposer ; nous som-
„ mes donc certains de la réussite de cette entre-
„ prise.

„ Un autre fait non moins important est LE PAR-
„ TAGE DE LA GRANDE BRETAGNE, PAR LES TROIS
„ PUISSANCES BELLIGERANTES, LA FRANCE L'ES-
„ PAGNE, ET L'AMERIQUE, Nous en avons tous été
„ instruits en dessous mains. Sans nous rien commu-
„ niquer les uns les autres, nous avons cherchés de
„ l'emploi auprès des ennemis du Gouvernement, &
„ nous leur avons offert nos services. Nous avons
„ presque tous réussi ; mais, Messieurs, cela ne suffit
„ pas ; nous devons toujours être amis, & nous
„ concerter dans toutes nos opérations.

„ Considérons maintenant notre position actuelle.

„ Milord-Duc est nommé par le Roi de France
„ pour son VICEROI DE L'ANGLETERRE.

„Milord Sh.... est VICEROI D'IRLANDE pour sa
„ Majesté Catholique" — Comme ces deux Seigneurs
paroissoient de la plus grande surprise de voir le
Marquis de R..K..M aussi bien instruit, celui-cy les
regarda en riant & leur dit. „Messieurs, jai sçu
„ toutes vos démarches *ab ovo ad mala* ; & , comme
„ vous voyez, je ne les ai point traversées : il restoit
„ encore une porte qui mouvroit le chemin de la

„ gloire, ainſi que de la fortune; j'en ai profité; „ c'eſt L'AMERIQUE. *J'ai fait mon traité particulier „ avec le Congrès, rélativement à l'Ecoſſe qui leur ap- „ partiendra.* Si vous êtes curieux d'en ſavoir les particularités & les détails, je vais vous en faire part; mais, ajouta-t-il, ſoyons de bonne foi, & que chacun de nous en agiſſe de même.

Tous le promirent dans l'inſtant; les *Vicerois d'Angleterre & d'Irlande* voulurent commencer ils lurent leurs Patentes nouvelles: enſuite Milord R..K..M expoſa les Réſolutions du Congrès rélativement à l'Ecoſſe, ainſi qu'il ſuit.

RESOLUTIONS DU CONGRES AMERIQUAIN. EN CONGRES.

„ La juſtice de Notre cauſe Nous ayant relevé du „ joug ſous lequel les Anglois Nous vouloient aſſervir, „ la Bénédiction Divine s'eſt répandue ſur Nous & „ ſur Nos armes; ce lion rugiſſant qui cherchoit à „ Nous dévorer eſt terraſſé; la mer devenue libre, „ le commerce de l'univers entier va ſe faire d'un „ bout du monde à l'autre ſans trouble, ſans Cor- „ ſaires, ſans craindre aucune ſupériorité. Les „ peuples cy-devant aſſervis ſous le Gouvernement „ deſpotique de la Grande Bretagne s'en ſont retirés: „ diviſés en trois contrées différentes, & trop foibles „ pour ſe ſoutenir par eux-même, un tiers s'eſt mis „ ſous la protection du Roi de France notre glorieux „ Allié, un autre tiers s'eſt donné à ſa Majeſté Catho- „ lique, & le troiſième & dernier Nous à fait demander „ à ſe réunir à Nous, à partager Nos droits qui ſont „ ceux des hommes, Nos privilèges, Nos préroga- „ tives, & Notre Liberté. Nous Nous y ſommes „ prêtés avec d'autant plus de plaiſir qu'en accor- „ dant à nos freres les Ecoſſais tous les ſecours qu'ils „ implorent, Nous en faiſons des amis qui ſeront

„ auſſi dans le cas de Nous deffendre & de Nous
„ aider dans le cas de néceſſité & de detreſſe ; en conſé-
„ quence, après avoir murement réflêchi ſur une
„ affaire de cette importance, & avoir pris les avis
„ de tous nos compatriotes.

RESOLU, Que Nous donnons toute protection aux habitans de l'Ecoſſe que Nous regardons dès ce moment comme frères, & comme faiſant partie de Notre République.

Attendu Que les Ecoſſois doivent jouïr des mêmes privilèges que Nous.

RESOLU qu'ils auront dans notre préſent Congrès autant de députés que la Province de Penſilvanie ; que ces députés prendront leurs intérets dans les affaires de l'Etat, de même que ſi l'Ecoſſe faiſoit partie du préſent Continent.

Attendu Qu'étant incorporés à Notre Gouvernement, ils ne peuvent en être ſéparés en aucune circonſtence que ce ſoit, ſurtout dans les occaſions les plus brillantes,

RESOLU, 1° Qu'à tous les feſtins & fêtes publiques on boira une ſanté de plus en l'honneur de Nos nouveaux frères. 2°. Qu'il ſera célebré tous les ans l'anniverſaire de cette glorieuſe Alliance par le Congrès aſſemblé.

Attendu Que les Ecoſſais n'ont point partagé avec Nous les frais énormes de la guerre que nous avons été obligés de ſoutenir juſqu'à ce jour pour élever Notre Gouvernement Républiquain, & dont cependant ils vont gouter avec Nous les fruits & les avantages,

RESOLU, Qu'ils ſeront tenus de payer en quatre termes égaux, dans l'eſpace de trois ans, au Congrès par forme d'incorporation & de compenſation, la ſomme de QUATRE MILLIONS STERLINGS, en eſpèces, & non en papier.

Attendu Que les Ecossais n'on point de troupes reglées parmi eux, ni aucunes munitions de guerre pour pouvoir se deffendre en cas d'hostilités,

Resolu, Que le Congrès aura dans l'Ecosse constamment 20,000 hommes de troupes reglées, dont 15000 d'infanterie & 5000 de cavalerie; que CETTE ARMEE SERA ENTRETENUE AUX FRAIS SEULS DES ECOSSAIS, & que le Congrès se reservera de nommer le Général & les Officiers; lequel Général ne rendra compte qu'àu Congrès de sa conduite, par le moyen du Protecteur cy-après nommé, & éxécutera ponctuellement ses ordres.

Attendu Que parmi des hommes raisonnables il ne doit jamis y avoir aucune dispute pour fait de Religion, & que la liberté de conscience est un des plus beaux priviléges de l'homme,

Resolu, Que dans l'Ecosse il n'y aura aucune Religion prédominante; que chaque particulier y poura éxercer librement la Religion qu'il voudra, & qu'il sera fait deffense à tous les Ecossais, *& particulierement aux Pr∫ytériens* d'avoir aucune querelle pour fait de Religion, *sous peine de mort.*

Attendu Que le Congrès étant éloigné du Royaume d'Ecosse ne pourra dans les cas urgens donner les ordres nécessaires aussi promptement qu'il le feroit s'il étoit sur les lieux,

Resolu, Qu'il y aura à Edimbourg un citoyen auquel le Congrès donnera tous les pouvoirs suffisans pour maintenir la tranquillité de ce Royaume tant au dehors qu'au dedans; que ce chef aura le titre de PROTECTEUR DE LA LIBERTE' ECOSSAISE, & la dénomination d'ALTESSE PROTECTORALE; qu'il poura dans les cas les plus urgens, & lorsqu'il ne se trouvera pas le temps suffisant pour prevenir le Congrès, faire marcher les troupes où il sera nécessaire, & leur donner tous les ordres convenables.

Attendu Que le Protecteur de la Liberté Ecoſſaiſe doit auſſi connoitre particulierement les divers mouvement des Cours de l'Europe dont-il ſera plus prés que Nous, & prévenir les maux qui pouroient fondre ſur ce pays.

RESOLU, *Qu'il poura avoir des Envoyés dans toutes les Cours de l'Europe* qu'il jugera néceſſaires, & en recevoir également de ces Cours, ainſi que cela ſe pratique auprès de S. A. R. le Prince Charles Gouverneur Général des Pays-Bas Autrichiens.

Attendu Que, pour l'honneur de l'Ecoſſe, le Protecteur doit avoir une Cour conforme à ſa dignité & & à la gloire de cette nation.

Reſolu, Que ſur les premiers déniers provenans des charges & impoſitions publiques, telles qu'elles ſeront par nous arrêtées dans la premiere aſſemblée où il y aura des Députés Ecoſſais, le Protecteur aura pour ſes dépenſes perſonnelles & celles de ſa maiſon & de ſes Officiers, une ſomme annuelle de 5000,000 l. ſter.

Et, dès à préſent, Nous nommons pour PROTECTEUR DE LA LIBERTE' ECOSSAISE l'honorable Marquis de R..K..M à qui Nous confions tous les pouvoirs, cy-deſſus. Nous donnons le commandement de l'armée Ecoſſais, au brave Général B..G..E qui Nous a ſi bien ſervi dans la derniere guerre, en ſe rendant à Nous avec toute l'armée Angloiſe; Nous réſervant de nommer dans la premiere aſſemblée les autres Officiers de l'armée Ecoſſaiſe, après avoir reçu les avis du dit Marquis de R..K..M & du dit Général B..G..E.

Fait en Congrès, le premier jour de notre alliance avec l'Ecoſſe.

Par Ordre du Congrès,
Signé, CHARLES THOMPSON, Sécrétaire.

CAPITRE XXI.

ET DERNIER.

Résultat de l'Assemblée ; l'Evéque de P....b...gh, devient Archevêque de Canterbery, & demande à être Cardinal. L'Amiral K...P...L. nommé Ministre de la Marine Angloise pour le Roi de France. L'Honorable Charles F..x, Premier Ministre en Ecosse. Fin de l'ouvrage du Pou ; il le remet à un Editeur.

QUAND les résolutions du Congrès furent lues, le Viceroi de France se leva & dit, en s'adressant au Marquis de R...K...M.

„ Votre Altesse Protectorale ne se trouve pas la „ plus mal partagée, quoiqu'elle ait songé à ses in- „ térets un peu plus tard que nous ; cependant nous „ ne pouvons que la féliciter d'un succès aussi glo- „ rieux ; & les sages arrangemens du Congrès qui „ vous autorisent à avoir des Ambassadeurs dans les „ différentes Cours de l'Europe, me donnent l'idée „ de solliciter le même honneur de mon Souve- „ rain ; je pense que le Viceroi d'Irlande sera aussi „ de mon avis.

„ Vous avez raison, Milord, dit le Viceroi Ir- „ landois. C'est une chose très-importante que nous „ n'avions pas prévue ; mais, Messieurs, ajouta-t- „ il, il nous faut déjà pouvoir nos amis & leur „ procurer des postes avantageux, tels qu'ils sont

„ dus à leur mérite. Parlons d'abord de ſa Seigneu-
„ rie le Lord Evèque de P.....b..gh, ici préſent.
„ Etant, comme nous, au-deſſus de tous les pré-
„ jugés de l'enfance & de la ſuperſtition des Reli-
„ gions, je ſais qu'il eſt dans l'intention, pour ſon
„ intéret perſonnel, d'entrer dans l'Egliſe Romaine.
„ Je deſirerois pouvoir le préſenter à Sa Majeſté
„ Catholique pour Archevèché de Dublin, mais
„ ce ſiège eſt promis au Confeſſeur de Sa Majeſté,
„ & un Archevèché dans mes Etats ſeroit trop peu
„ pour lui; je prie donc Milord-Duc de voir ce qui
„ peut lui convenir dans les ſiens.

Milord-Duc, prenant alors la parole, dit: « j'ai
„ déjà penſé férieuſement à être utile à ſa Seigneu-
„ rie; j'ai deux objets qui pourroient lui convenir
„ dans ma Viceroyauté. L'Evèque de Londres &
„ l'Archevèque de Canterbery ſont trop attachés
„ à la Religion Anglicane pour la quitter; ils vont
„ donc ſe démettre de leurs ſièges, & j'offre à ſa
„ Seigneurie celui des deux qui lui plaira le plus.
„ Je ſuis enchanté de votre généroſité, Milord-
„ Duc, dit l'Evèque de P....b...gh. Vous ne pouvez
„ douter de ma reconnoiſſance; j'accepte donc *en*
„ *toute humilité*, l'Archevèché de Canterbery; mais
„ j'ai encore une autre grace à vous demander:
„ certainement le S. Pere le Pape, voyant l'Angle-
„ terre ſous la domination Françoiſe, & que la Re-
„ ligion Catholique y ſera la prédominante, donnera
„ quelques CHAPEAUX DE CARDINAUX à des An-
„ glois. Qui, plus que moi, aura lieu d'y préten-
„ dre, 1°. Comme Premier Evèque Catholique,
„ 2°. Comme étant le Primat de l'Angleterre en
„ qualité de l'Archevèque de Canterbery? „

Vous avez bon appétit, dit en riant Milord-
Duc, mais je ne m'y refuſe point, & j'en parlerai au

Roi avec plaiſir ; je regarde même cela comme une juſtice qui vous ſera due.

„ Quant à l'Amiral par Excellence, ajouta-t-il ; „ comme mon parent & ami intime, & en outre „ comme ayant rendu de grands ſervices à la „ France, je me charge de lui, & je le ferai „ nommer MINISTRE DE LA MARINE ANGLOISE, „ pour Sa Majeſté très-Chrétienne.

„ Meſſieurs, dit Son Alteſſe Protectorale, vous „ n'avez point encore pourvu à l'Honorable Ch. „ F..x & je me fais un plaiſir de vous prévenir ; „ je connois trop ſon mérite ; ſes lumières & ſes „ talens pour ne pas en profiter : je le prie donc „ de vouloir bien accepter la place de mon premier „ Miniſtre. L'amitié & l'attachement qu'il a tou- „ jours montré pour l'Amérique m'aſſurent que ce „ choix ſera très-agréable au Congrès, & que l'on „ m'en fera des remerciemens.

„ Voilà donc, Meſſieurs, continua-t-il, nos pre- „ miers arrangemens faits ; il ne nous reſte plus „ qu'à nous jurer une amitié & un ſecret inviolable ; „ car, ſi nos opérations étoient dévoilées, nous ſe- „ rions perdus. Reſtons fermement attachés à nos „ nouveaux Souverains, agiſſons toujours de con- „ cert, & nos ſommes ſûrs de la réuſſite. „

Tel fut le réſultat de cette auguſte Aſſemblée, après quoi l'on ſe ſépara. On ne ſe doutoit pas que j'y fuſſe préſent, & que j'y fiſſe le rôle d'eſpion ; mais ce rôle, tout honteux qu'il eſt ordinairement, étoit pour moi, honorable & flatteur, parce que je le faiſois ſans intérêt, & ſans tous ces motifs bas & humilians qui gouvernent la plupart des hommes ; je le faiſois plutôt comme obſervateur qu'autrement, & pour mon ſeul plaiſir. J'étois curieux de voir les

évènemens qui devoient arriver; mais je n'efpérois pas vivre affez pour cela, n'ayant guère plus d'un mois à végeter encore pour avoir vécu auffi longtemps qu'un Pou peut l'efpérer.

Je quittai mon Protecteur deux jours après cette glorieufe affemblée; je tombai fur un pauvre diable d'écrivain qui étoit à fes gages & qui faifoit inférer fes belles productions dans *l'avertiffement général*; c'eft où je fuis actuellement; j'y vis en philofophe, attendant la mort, fans la defirer, ni la craindre. C'eft dans cette retraite que j'ai recueilli les évènemens ci-deffus, & les ai mis dans cet ouvrage, défirant qu'il puiffe voir le jour pour me faire une réputation. Je remettrai, un jour que je ferai dans un caffé, à un voifin de mon hôte, que j'ai en vue & qui eft bon patriote, car celui-ci fe donneroit bien de garde de le publier. C'eft ainfi que je dis *adieu* au genre Humain, au genre Pouilleux, & à tous le êtres que j'ai connus.

PROSCRIPTUM DE L'ÉDITEUR.

En effet le Pou, Auteur de cet intéreffant manufcrit, me le remit au commencement de Septembre 1779, en langue Françoife, tel que voici, fans que j'y aie retranché la moindre chofe. J'eus beaucoup de peine à le pouvoir déchiffrer, 1°. parce que l'Auteur, n'ayant jamais eu de maître, ne

ſavoit pas trop bien écrire; 2°. parce que le manuſcrit étoit ſi fin, qu'il me falloit avoir continuellement le microſcope en main pour pouvoir le lire.

J'ai voulu deviner quel étoit l'hôte qui l'hébergeoit, parce que, me trouvant ſouvent à mon caffé ordinaire, tantôt auprès de l'un, tantôt auprès de l'autre, je n'oſois demander à aucun d'eux s'il étoit un Pouilleux, mais j'aurois été charmé de connoître l'Auteur, je l'aurois pris ſous ma ſauvegarde, & lui aurois procuré toute l'aiſance poſſible dans ſa vieilleſſe.

F I N.

TABLE.